

Zeitschrift:	Ingénieurs et architectes suisses
Band:	120 (1994)
Heft:	26
Artikel:	Entretiens avec Georges Candilis
Autor:	Demetriades, Dimitri / Papadaniel, Dimitri / Candilis, Georges
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-78359

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Par Dimitri Demetriades et Dimitri Papadaniel Architectes SIA, diplômés EPFL Place du Tunnel 19 1005 Lausanne

Entretiens avec Georges Candilis

1. Avant-propos

Aujourd'hui, où le pluralisme des architectures et des tendances se confond avec une consommation de formes, où l'architecture prend uniquement le chemin du prestige, celui d'art élitaire et maniériste des pays nantis, où l'extravagant et «l'architecture-gadget» devancent l'humanisme et l'idéologie ainsi que l'aspect social, où les modes naissent et disparaissent en un clin d'œil, où certaines tendances, enfin, s'attachent à la recherche de nouveautés dans des formes récupérées viées de leur contenu, nous avons senti le besoin de nous pencher sur un architecte qui a consacré sa vie et ses recherches à l'«homme» et dont les postulats, toujours au cœur de l'actualité, font partie de notre bagage et patrimoine ainsi que de notre réflexion architecturale quotidienne.

Le message de Georges Candilis, avec ses réussites, ses échecs et ses recherches, nous touche en effet de très près et nous donne à réfléchir.

Car les problèmes fondamentaux auxquels les architectes doivent répondre persistent, englobant notamment les besoins en logements de qualité, la gestion des villes et de leurs périphéries avec les graves problèmes sociaux qui en découlent, ainsi que la situation du Sud et la pression migratoire que ses populations exercent sur les pays industrialisés, soit, plus brièvement, tout ce qui concerne le respect de l'homme, le respect de tous les hommes.

Georges Candilis a consacré son existence à la recherche d'une qualité de vie, d'une architecture qui répondent aux vrais besoins de son époque. Consacrée au «plus grand nombre», son œuvre nous révèle que le talent sans cœur annule tout espoir d'une perspective universelle. Ce qui différencie en effet cette œuvre d'autres réalisations, pas-

sées ou actuelles, de grande échelle, est le souci de la qualité de vie de l'«homme», aussi bien au niveau de l'habitat que de ses prolongements.

Ce jeune homme de 81 ans, vif, toujours actif, sans cesse en voyage et proche de la jeunesse d'aujourd'hui (et par conséquent plein d'espoir), tolérant et démocrate, sensible à tout ce qui touche les activités humaines, critique envers le passé et le présent, réfléchissant sur le futur, nous a confié un récit plein de dérision et d'humilité, puisant ses sources dans le mouvement moderne, dans ses racines méditerranéennes, grecques, et dans la culture russe des premières années de sa vie. Très proche de Le Corbusier dont il fut le collaborateur pendant plusieurs années, Georges Candilis a gardé une fascination pour son maître: il nous a parlé de lui, nous l'a rendu plus proche, et nous a laissé entrevoir la relation «père-fils» privilégiée, tantôt élogieuse, tantôt critique, qu'il a entretenue avec lui.

Toutefois, malgré les longues années de travail (1945 à 1951) de Candilis et de son associé Woods (décédé en 1973) avec Le Corbusier, il est étonnant de constater l'influence plastique minimale de ce dernier sur leurs réalisations. En fait, la différence se situe dans leur conception de l'architecture dont le point de vue inclut également la problématique du plus grand nombre. Mais s'ils n'ont jamais copié les formes de l'architecture de Le Corbusier, on perçoit son influence sur leur esprit de travail, sur le contenu de leur approche et leurs références.

Selon Jürgen Joedicke, «Les bâtiments de Le Corbusier sont des modèles exemplaires, d'une conception personnelle de l'architecture. Ceux qu'ont créé Candilis - Josic - Woods sont par contre les constructions adaptées à un certain lieu, exigences

et conditions. L'architecture n'est pas «le jeu savant, correct et magnifique des formes sous la lumière», mais la tentative de créer des espaces déterminés pour des activités humaines. L'architecture est comprise comme un cadre stimulant ces activités. La primauté de la forme est contestée. Ils ont compris le fonctionnalisme comme une méthode de travail et pas comme une catégorie ayant comme but le résultat plastique.»¹

Derrière leurs réalisations, il faut voir à l'œuvre une clairvoyance et une façon d'aborder la profession et la mission de l'architecte faite d'humanisme et d'humilité, une pratique démocratique, soit une approche fraîche et contemporaine dite «moderne».

Georges Candilis fait partie des architectes fondateurs du «Team 10», partagés entre la vénération et le désir de balayer une mentalité de la «vieille garde» des CIAM qui n'a pas su comprendre et s'adapter à la nouvelle réalité d'après-guerre. Son architecture n'en fait pas moins apparaître et souligne l'éthique sociale et morale des fondateurs de l'architecture moderne.²

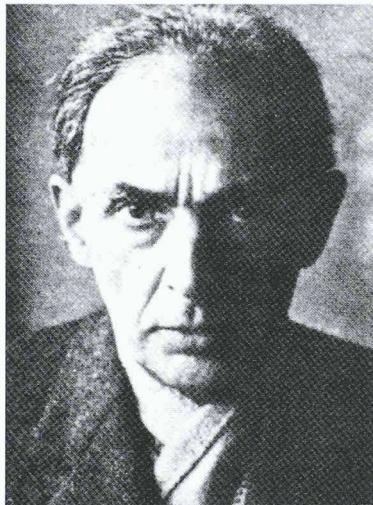
Aujourd'hui, G. Candilis est prêt à recevoir et à donner, à offrir sa façon de faire, son expérience, son savoir poétique derrière lequel on perçoit l'ombre de Le Corbusier sous son angle universel. Le présent texte se veut un hommage et une tentative de cerner une personnalité liée à l'évolution de l'architecture moderne. Traversant le XX^e siècle et les événements marquants qui ont façonné nos sociétés et débouché sur les crises actuelles, le parcours de Georges Candilis est très important pour comprendre l'évolution de sa réflexion et de sa sensibilité.

2. Les racines

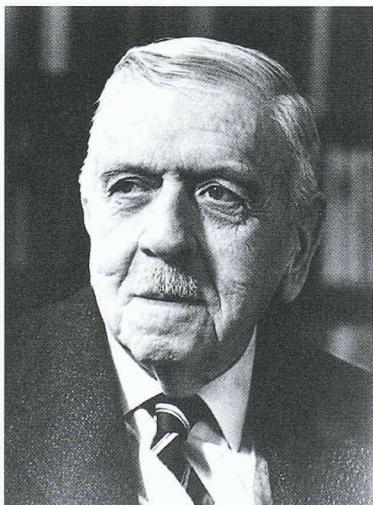
Toute la pensée de Georges Candilis, toute sa praxis, s'enracinent dans son vécu et le par-

¹CANDILIS - JOSIC - WOODS: «Une décennie d'architecture et d'urbanisme», introd. de J. Joedicke, Karl Kramer Verlag, Stuttgart 1978, pp. 17-18

²CANDILIS - JOSIC - Woods, op. cit.



Dimitri Pikionis



Anastase Orlandos



Georges Candilis

cours qui fut le sien depuis sa petite enfance.

Né de parents grecs émigrés à Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan, le 29 mars 1913, il est donc un vrai enfant de la diaspora grecque (Romiossini) et porte en lui cet esprit de citoyen du monde, cette idée de la démocratie et cette sensibilité créatrice qui tirent leur origine et leurs racines du monde égéen.

Le jeune Candilis a vécu de très près l'ébullition pré- et postrévolutionnaire de la Russie; les massacres entre Arméniens et Tartares, le «racket» politique des organisations clandestines révolutionnaires, la guerre civile entre «rouges» et «blancs» et le triomphe des premiers, les poursuites des nantis, l'école soviétique, la famine et, finalement, l'exil et le retour en Grèce, aux racines.

A l'âge de douze ans, il recommence ainsi une nouvelle vie dans un nouveau pays, avec une nouvelle langue et de nouvelles valeurs. Durant cette période, sa grand-mère maternelle a eu une influence importante sur son équilibre intérieur et la formation de son caractère, si bien que Candilis dira d'elle: «C'est elle qui m'a donné ma première véritable leçon d'architecture...»³

Ces diverses influences éclairent le devenir du personnage Candilis. Ses débuts en Grèce ne furent pas faciles: là encore, on le considérait comme un étranger (de Russe grec en Russie, il était devenu un Grec russe en Grèce, dit-il)⁴.

Aidé par des parents aisés de la branche «anglaise» de la famille de sa mère, de retour aussi, il put fréquenter de bonnes écoles, mais contrairement aux vœux de ces derniers qui voulaient en faire un banquier, il décida de s'inscrire à l'Ecole Polytechnique d'Athènes, en architecture.

Il y fut l'élève de deux professeurs exceptionnels: Dimitri Pi-

kionis et Anastase Orlandos. L'un était le poète de l'architecture, l'autre le savant.

Dimitri Pikionis⁵, qui a formé deux générations d'architectes en Grèce, était une personnalité unique et le guide spirituel de ses élèves. Son œuvre la plus représentative de sa pensée est le parcours créé autour de l'Acropole, façonnant les accès au Rocher ainsi qu'à la colline de Philopappou en face. Il fut également l'un des fondateurs de la revue le «3^e Œil» réunissant tous les artistes de l'avant-garde grecque. Ami du peintre De Chirico, grand connaisseur de l'architecture classique, il fut cependant parmi les premiers à sentir réellement le mouvement moderne, tout en dépassant, par une profonde connaissance de son pays et de ses particularités référentielles, une certaine froideur du simple fonctionnalisme.

Anastase Orlandos était quant à lui un architecte de grande culture, une encyclopédie de connaissances. Très strict, très formel, très scolaire, mais remarquablement didactique, «il était notre terreur», nous a dit Candilis. «Mais il savait enseigner: quand il s'agissait de nous montrer les ordres des colonnes grecques, il nous disait: touchez-les, laissez vos doigts comprendre les cannelures, leur forme, leur profondeur, ce n'est que comme ça que l'on apprend, pas sur des photos».

«L'un m'a enseigné à comprendre, l'autre à connaître. L'enseignement de l'un sans l'autre n'aurait jamais été la même chose».

A l'Ecole Polytechnique, outre ses contacts avec la poésie et la rigueur de la connaissance, Georges Candilis fait sa prise de conscience politique à l'époque où Metaxas instaurait la dictature en Grèce et se trouve confronté à ses premiers aperçus de ce qui se passait alors en Europe et était en train de trans-

³CANDILIS GEORGES: «Bâtir la vie», éd. Stock, Paris, 1977, p. 53

⁴CANDILIS GEORGES, op. cit., p. 54

⁵A son sujet, voir: SIMEFORIDIS YORGOS: «One of Pikionis's Works in its Context. Supervision in Action», in *Lotus International* N° 72/1992, p. 20

⁶CANDILIS GEORGES,
op. cit., p. 100

⁷CANDILIS GEORGES,
op. cit., p. 126

⁸CANDILIS GEORGES,
op. cit., p. 35

⁹VAYSSIÈRE BRUNO in
«La ville, art et architecture en Europe, 1870-1993»,
sous la direction de Jean Dethier et Alain Guiheux, éd.
du Centre Pompidou, Paris, 1994, p.
417

former la pensée architecturale. En 1933, l'Ecole Polytechnique accueille en effet les réunions des CIAM d'Athènes et l'arrivée de deux centaines d'architectes de plusieurs pays, tous unis dans leur quête de la nouvelle pensée architecturale, ainsi que les premiers contacts avec Le Corbusier furent suffisants pour allumer la flamme du mouvement moderne chez Candilis et, à la fin du congrès d'Athènes, il participa à la création de la section grecque des CIAM avec quelques architectes et étudiants.

Ayant réussi à se procurer les vers russes de «l'époque héroïque» stalinienne, comme il l'appelle, il a découvert l'art du poète Maïakovski et ce que celui-ci représentait de révolutionnaire, de visionnaire, d'enthousiaste, soit tout ce mouvement des arts en URSS qui avait débuté par ce cri d'un poète: «...Camarades, donnez un art nouveau qui tire de la boue la République....» (1922), et qui se terminait par son suicide: «...Comme on dit: l'incident est clos / La barque de l'amour a coulé / Je ne dois plus rien à la vie...» (14.4.1930).

Plein de rêves et de projets pour le futur, Candilis quitte à l'âge de vingt-trois ans, diplôme en poche, l'Ecole Polytechnique d'Athènes. Il s'installe comme architecte à Athènes, dans un système qu'il considérait avec mépris.

«Heureusement, je ne suis pas allé très loin, car mon faux départ professionnel a été interrompu trois ans plus tard par un événement qui m'a remis en face des responsabilités: la guerre.»⁶

D'abord engagé dans la guerre d'Albanie contre les Italiens, il retourne à Athènes lors de l'invasion de la Grèce par les Allemands et participe à la résistance depuis le premier jour. Là, il trouve un contexte plus large que la simple lutte contre l'oc-

cupant: «La résistance n'était pas uniquement militaire et politique. Elle contenait les germes d'un nouvel avenir en préparation fondé sur une véritable liberté... C'est pendant cette période que j'ai pris conscience de mes responsabilités professionnelles.»⁷

A la libération, la guerre civile éclate et anéantit le pays. Lors d'une bataille, un jeune ingénieur est laissé pour mort, défiguré par un projectile. Il s'agit de son ami Yannis Xenakis (le compositeur d'avant-garde bien connu) qui, remis de ses graves blessures, s'exile à Paris, où Candilis le fera entrer chez Le Corbusier quelques années plus tard.

A la fin de la guerre, la France, désireuse de rétablir ses relations avec les pays amis, offrait notamment des bourses d'étude destinées à des jeunes: pour la Grèce, l'ambassade de France choisit cent-vingt candidats particulièrement méritants parmi des musiciens, écrivains, comédiens, sculpteurs, chimistes, ingénieurs ou architectes, et les invita à passer de trois mois à un an à Paris.

Georges Candilis faisait partie de ce groupe: «...Nous voilà partis. Cent vingt jeunes, boursiers grecs délivrant de joie, quittaient le Pirée pour Brindisi à bord du *Mataroa*, un cargo militaire anglais, et de là, traversaient toute l'Italie, encore en ruine, puis la Suisse, pour arriver en France... en wagons de marchandises. Et enfin Paris!»⁸

«Béni soit Paris d'être le plus aride des déserts! Heureux ceux qui viennent s'y brûler dans l'indifférence générale, se heurter aux escarmouches violentes qui s'y livrent la nuit. Ceux qui ne sont pas assez forts sont brûlés. Paris est un sol où l'on fait des racines pendant vingt ans. De vingt à quarante ans, le caractère se forme, ceux qui traversent l'épreuve seront bons pour la suite, grâce à Paris, magnifique

brûleuse d'enthousiasme.» (Le Corbusier)

Et si Candilis s'est brûlé assez, il n'en a pas moins réussi à être bon pour la suite. Dès la réouverture de l'atelier en 1945, il travaille chez Le Corbusier, où il restera jusqu'en 1951 et s'occupera surtout de l'étude et de la réalisation de l'Unité de Marseille pour la partie architecturale (Bodiansky assumant la partie génie civil).

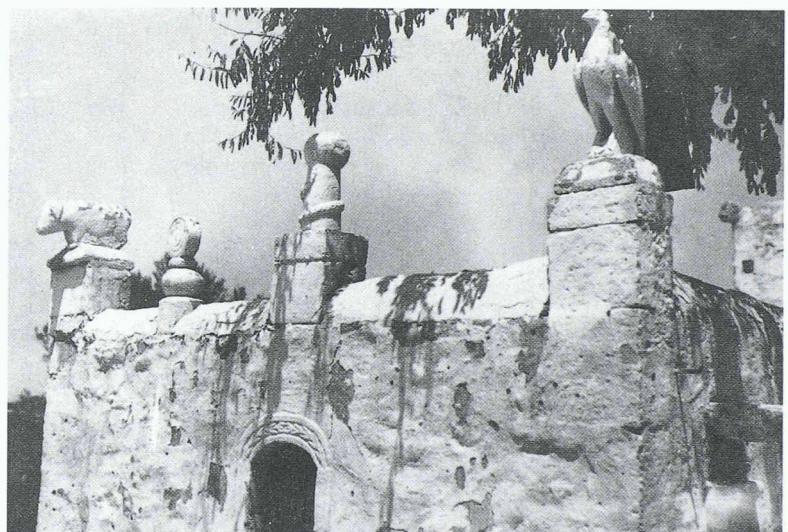
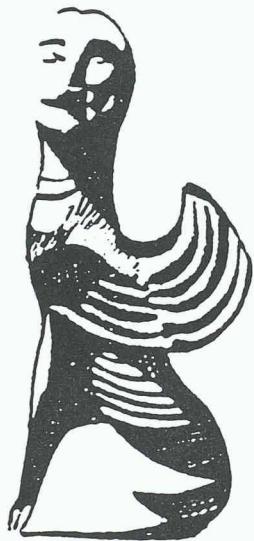
En 1951, Georges Candilis et Shadrach Woods (lui aussi collaborateur de Le Corbusier) partent au Maroc comme responsables de l'ATBAT (Atelier de Bâtisseurs) créé par Le Corbusier, Wladimir Bodiansky, André Wogensky et Marcel Py, ainsi que Jacques Lefebvre.

De retour en France en 1956, ils créent l'agence Candilis, Josic, Woods, qui sera dissoute en 1970, tandis que Woods décédera en 1973 à New York.

Dès 1970, Candilis reprend donc seul l'atelier de la rue Dauphine. Il a de multiples activités: professeur aux Beaux-Arts, études d'urbanisme, création de centres universitaires, etc.

«Candilis sera l'un des enseignants les plus fameux du groupe C, (...), puis d'UP6 (Unité pédagogique d'architecture N° 6), à ces débuts. Qui ne se souvient de ses cours volubiles...»⁹ Parmi ses étudiants, on compte Christian de Portzamparc, Michel Macary, Antoine Grumbach.

En 1979, Candilis est appelé par Constantin Caramanlis en Grèce où il assume activement de nombreuses fonctions: directeur d'une importante société nationale liée à la construction, responsable du développement du centre culturel d'Athènes, président de la représentation grecque à l'Unesco et président du centre culturel international de Delphes. Il a en outre été le responsable de la présentation de la candidature grecque aux Jeux Olympiques de 1996 et il termine aujourd'hui un impor-



La maison de Rhodakis

tant travail de réflexion sur le futur des J.O. au seuil du XXI^e siècle.

Mais écoutons maintenant Georges Candilis narrer lui-même un épisode de ses premières années de formation.

3. Rhodakis

«... A une heure de bateau du Pirée, quelque part à l'intérieur de l'île d'Egine, un paysan nommé Rhodakis a construit une maison de ses propres mains. Sa maison. Allez la voir, ouvrez les yeux et essayez de comprendre.» Celui qui m'envoyait ainsi à la découverte de la maison d'un homme était mon maître, un professeur étonnant, un philosophe, un poète, un peintre, tout sauf un architecte au sens classique du terme: Dimitri Pikionis.

J'ai découvert la maison complétant un paysage d'une extraordinaire beauté. Elle était composée d'une succession de volumes cubiques, liés en un seul ensemble, avec de simples ouvertures qui étaient les fenêtres, là où il fallait, à la dimension qu'il fallait. Parce que c'était son univers, sa vie, Rhodakis avait projeté dans sa maison toute son âme, son cœur et toute son imagination. Il avait ajouté, sans le savoir, ce dont la construction

a besoin pour devenir architecture: l'amour et la sensibilité. Sur cet ensemble de volumes qui dominait l'espace extérieur, le vieux paysan avait placé à chaque angle du cube, des têtes, des têtes sauvages avec de grandes moustaches qui regardaient loin à l'horizon. Ces têtes, il les avait sculptées lui-même. Je lui ai parlé, je lui ai posé des questions.

«Tu vois ces têtes que j'ai posées là, ces têtes avec des moustaches et de grands yeux qui regardent l'horizon, elles sont les gardiens de ma maison. Ce sont des Turcs, des têtes de Turcs, des êtres forts, ils me protègent, ils préservent mon intimité.» Quatre autres éléments sculptés étaient placés à l'entrée: un serpent, un cochon, une horloge et un aigle.

«Ce sont les quatre piliers de la maison: le serpent, c'est le savoir; le cochon, le bonheur; l'horloge, le temps qui passe; l'aigle la force. Ces quatre piliers maintiennent ma maison. Si on les enlève, elle s'écroule.»

Le tout, divisé en lieu de travail et lieux de repos, était fonctionnel. Pour compléter cet ensemble rationnel, il avait ajouté l'irrationnel: un sphinx dominait la cour. Cette maison intègre l'esprit de l'Occident, soit la raison avec le

serpent, le cochon, l'horloge et l'aigle; celui de l'Orient, soit la passion avec ses têtes de Turcs; et celui de l'Afrique: le mystère avec le sphinx.

En contrebas, il y avait la route à laquelle s'accrochait un petit sentier, qui curieusement serpentait paresseusement et faisait l'école buissonnière autour de la maison avant d'y accéder. Ma curiosité fut vite comblée par la réponse:

«Apprends que lorsque tu aimes une femme, tu l'entoures, tu l'enlaces, tu l'embrasses. Eh bien moi! j'aime ma maison comme si c'était une femme.» A l'intérieur, chaque élément incluait la même recherche et préoccupation. C'était une attitude plus qu'une construction.

Je suis plusieurs fois retourné chez lui. Rhodakis était devenu un ami. La dernière fois, je l'ai vu avant la guerre. Il sortait de moins en moins de sa chambre. Il se chauffait devant la cheminée et sculptait quelque chose sur la pierre.

– Qu'est-ce-que vous faites?
– Je me prépare pour le voyage...

Et il me montra un bateau qu'il avait sculpté au-dessus de sa cheminée: «Oui, le grand voyage!» Pendant ce temps, je le vis poser sa main sur la pierre po-

¹⁰CANDILIS GEORGES,
op. cit., p. 7

reuse de la cheminée et, avec un couteau, tracer le contour de ses doigts. Il sculptait sa main. «Tu vois, quand je serai parti, des amis viendront me dire bonjour. Ils ne me trouveront plus. Ce n'est pas poli, ça ne se fait pas. Alors je laisse ma main. Et peut-être, si toi aussi tu viens, tu poseras ta main sur ma main et tu diras: «Bonjour Rhodakis, comment ça va?»

Longtemps après, j'y suis retourné. La maison était en ruines. Nous avons dégagé les fagots entassés dans la chambre. J'ai réussi à parvenir jusqu'à la cheminée. La main était là. J'y ai posé la mienne!¹⁰

4. La maturité - L'envol

Laissons encore la parole à Georges Candilis lui-même pour une revue des grands projets personnels qui ont marqué son travail.

4.1 L'habitat

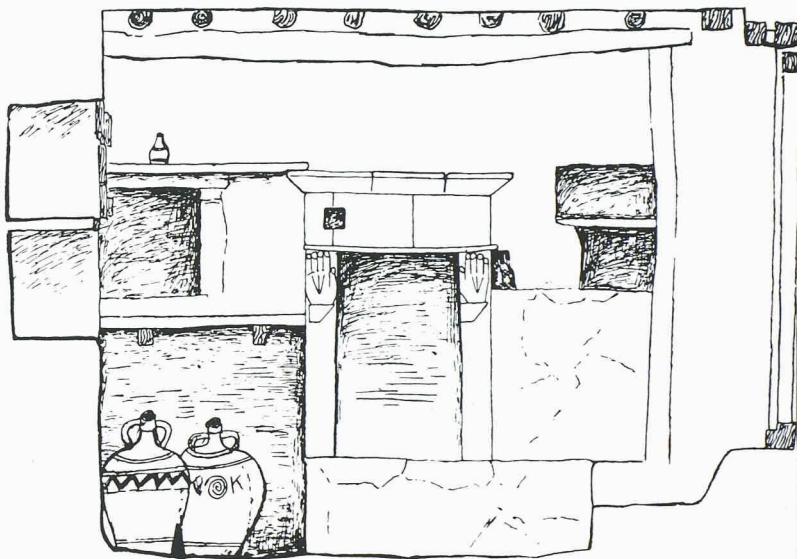
«Vagabond, ce soir la nuit est si belle - si belle
Tu peux aller te reposer sur un banc public, vagabond.
La pensée a changé la vie tellement - tellement que l'homme a transformé la terre et tout l'univers en sa maison.» (Teukros Anthias, poète chypriote)

Habitat collectif au Maroc, 1950-1955

Les études et constructions pour l'habitat des populations musulmanes en Afrique du Nord constituaient mes premières recherches personnelles après avoir quitté l'atelier de Le Corbusier.

Je les considère comme le départ de tout mon travail architectural qui a suivi. Pour la première fois, je me suis posé le problème de l'habitat pour «le plus grand nombre».

Quand je suis arrivé au Maroc, le chef de l'urbanisme était un architecte des Beaux-Arts, ami de Le Corbusier, Michel Eco-



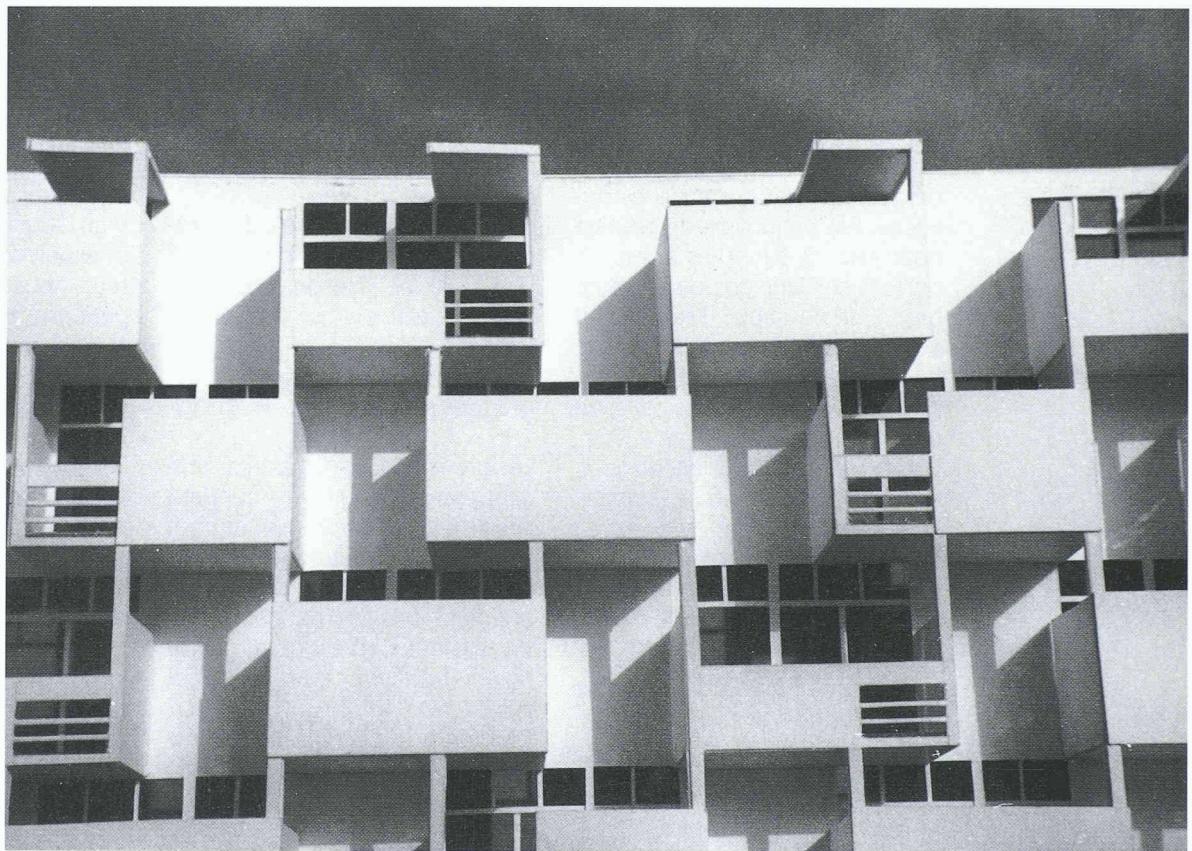
Coupe de la maison de Rhodakis: «Les mains de Rodakis»

chard, quelqu'un de très honnête. Je suis allé le voir et lui ai dit: «Je suis venu travailler; j'ai terminé l'Unité d'Habitation de Marseille, je ne veux pas aller à Chandigarh; j'aimerais travailler enfin seul!» J'avais trente-sept ans, il était temps.

Il m'a montré ce qu'ils faisaient. Le tout était basé sur une maison unité, composée de deux pièces, soit un système d'habitat inventé par le protectorat pour éviter la création de bidonvilles. Cet exemple se répétait à l'infini en formant des tapis, et cela coûtait bon marché. Des milliers de logements se bâtaient ainsi, sans aucune recherche sur les problèmes et aspirations réels des populations qu'on voulait caser. J'ai posé la question à Ecochard: «Si j'utilise votre schéma d'habitation dans une autre composition, acceptez-vous?». Il a répondu qu'il acceptait à la condition que ça ne soit pas plus cher, et j'entamais ainsi la première construction propre de ma carrière. Mon effort ne se limita pas seulement à donner un toit à des gens, mais à trouver des solutions qui correspondent à leur mode de vie, leur culture et leur identité, autrement dit à respecter leur dignité d'hommes.

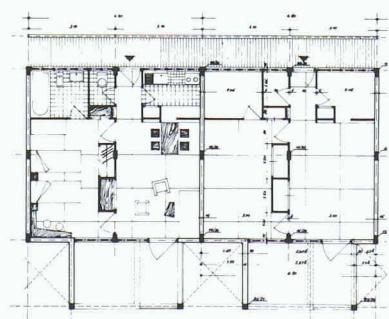
Ces recherches ont donné lieu à de nombreuses discussions et critiques. Siegfried Giedion a notamment écrit qu'il s'agissait du nouveau régionalisme (*new regionalism*). Selon lui, j'avais dévié de la solution conventionnelle des CIAM. Le terme de régionalisme dans les cercles des CIAM était en effet mal considéré, car cela représentait le contraire de l'internationalisme. De manière générale cependant, l'article ne m'était pas hostile, mais montrait qu'il s'agissait d'une tendance nouvelle.

Pour moi, il s'agissait uniquement d'un effort de recherche pour créer un habitat économique pour le plus grand nombre dans un contexte donné. La question de savoir que faire de cellules produites en tel nombre a presque toujours été résolue par un aménagement plastique plus ou moins nouveau, plus ou moins ingénieux. Pour la première fois, vers la fin du protectorat français au Maroc, j'avais réussi à bâtir une maison où les chrétiens, les musulmans et les juifs cohabitaient, chaque logement identique permettant à son occupant de l'adapter selon ses besoins, ses habitudes, ses traditions, sa religion. Mais mon effort a été

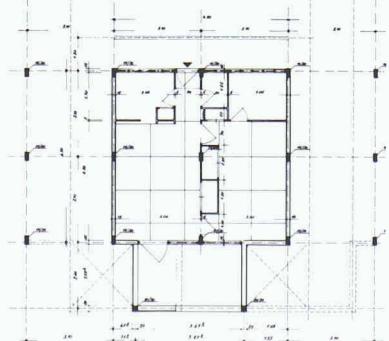


Etude pour un habitat mixte à Casablanca, Maroc

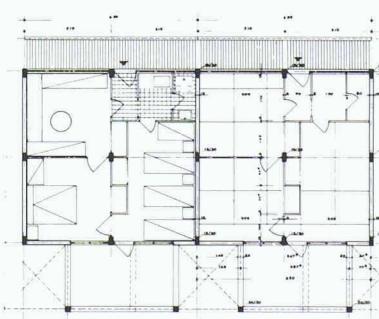
Etage supérieur



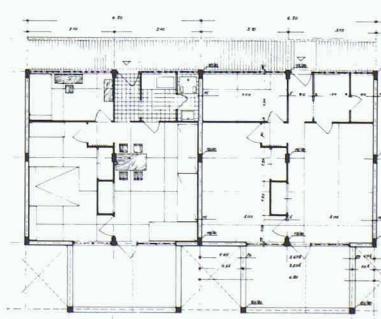
Etage inférieur



HABITATIONS
EUROPÉENNES



HABITATIONS
MUSULMANES



HABITATIONS
ISRAÉLITES

combattu par les racistes et j'ai été considéré comme dangereux. C'était le moment de partir.

Pourtant, durant toute cette période, j'ai entretenu et conservé de bonnes relations avec les ouvriers. J'ai beaucoup de respect pour eux. Ils plient les aciers, ils portent sur leur dos des sacs de béton et de sable. Mais c'était au début de la guerre pour la libération du Maroc... et les Européens ne sortaient pas sans un revolver dans leur poche.

Un des ouvriers me dit un jour, que l'un de ses chefs révolutionnaires désirait me rencontrer. J'étais inquiet. Ils m'ont accompagné après m'avoir bandé les yeux et la rencontre eut lieu dans un bidonville. Il m'a dit:

- Enchanté, monsieur! Vous n'êtes pas Français?
- Non, je suis Grec.
- Ah bon, alors! Comme ça, on pourra se comprendre.
- Même si j'étais Français, on se comprendrait très bien...
- Nous avons remarqué ce que vous faites. Vous êtes le seul qui fasse autre chose que les autres architectes. Pourquoi? Nous voulons savoir pourquoi!
- Parce que je fais mon travail, je souhaite retrouver et vous redonner votre identité. Si j'aligne des milliers de logements, vous perdrez tout...
- Mais pourquoi ne faites-vous pas des immeubles «HLM», comme tout le monde....?
- Parce que vous, vous n'êtes pas comme tout monde, vous êtes Marocains et j'ai essayé de comprendre et chercher ce qu'il faut faire pour vous!
- C'est un nouveau type de colonialisme, de paternalisme! Vous avez tort, monsieur, nous voulons des maisons comme tout le monde.

Etais-il marxiste? Je ne le sais pas, mais il considérait mon ac-

tion comme du racisme! Je sortis de là profondément troublé. Ils étaient sensibilisés par les conditions dramatiques du moment et ne voyaient que les apparences, la façade, et pas le contenu.

Or, le même incident s'est reproduit encore une fois quand j'étudiais les maisons pour les Gitans, c'est cela qui est très curieux...

Maisons pour Gitans à Avignon, 1961

Les premiers Gitans que j'ai rencontrés, je les ai vus pendant la campagne d'Albanie, durant la Seconde Guerre mondiale (1940). Là, j'ai remarqué pour la première fois un habitat gitan. J'ai été très impressionné par ce peuple pauvre, particulier et libre!

Puis, dans le cadre de la reconstruction en France, avec l'aide de M^{me} Yvonne De Gaulle, il a été décidé d'aider les Gitans. Ayant, à l'époque, écrit quelques articles à partir de mes observations sur eux, j'étais un des rares architectes préoccupés par leur mode de vie et c'est ainsi qu'on m'a nommé architecte du Gouvernement français pour le problème des Gitans.

J'ai donc essayé de définir leur caractère propre et leur identité. Or le problème posé était très difficile. Leur sens de la propriété, par exemple, leur est tout à fait particulier et les logements sont occupés périodiquement par différentes familles du même groupe.

Le complexe que j'avais prévu comprenait cinq anneaux de vingt appartements chacun, une école, un centre socioculturel et un centre médical. L'espace libre central de chaque anneau formait la cour commune, le séjour commun, comme une clairière dans la forêt. Chaque appartement avait son entrée du côté extérieur de l'anneau et communiquait avec la cour. Leurs vieilles automobiles, leurs cha-

riots et les caravanes utilisés dans leur vie de nomades formaient un tout avec ces maisons en hiver.

Rien n'était facile avec eux. J'ai voulu nouer des relations, communiquer. Parfois j'étais l'ami, mais souvent on m'injurait, on m'expulsait. Les damnés de la terre nous ignoraient parce que, pendant des siècles, nous les avions rejetés.

On a nommé l'ensemble «Cité du Soleil», un soleil qui allait vite s'éteindre...

Les logements H.L.M. construits à côté de leurs habitations ne leur furent jamais proposés. On y installa des harkis. Cette cohabitation irréfléchie et imposée provoqua une hostilité collective: des bagarres et des rixes survinrent continuellement et les autorités ne trouvèrent alors pas mieux que d'entourer les maisons gitanes de fil de fer, de les isoler, de les enfermer dans une réserve, un camp de concentration. Aujourd'hui, la «Cité du Soleil» est détruite, une issue marquant pour moi l'échec d'un projet auquel j'avais consacré énormément d'amour, d'enthousiasme et d'espoir.

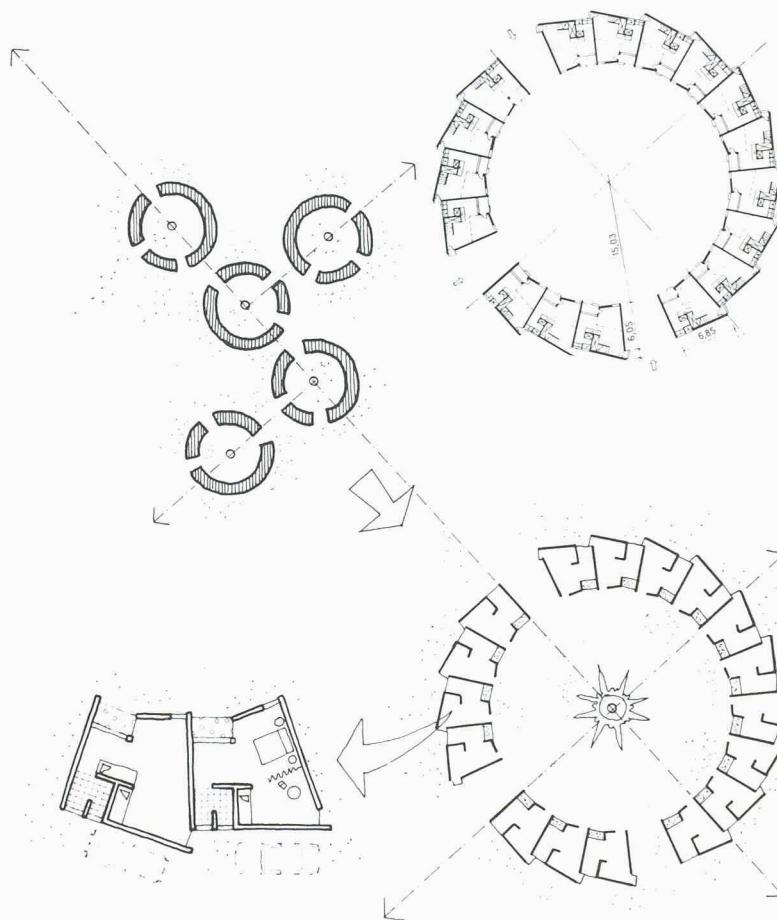
La reconstruction

L'«Opération million», 1956

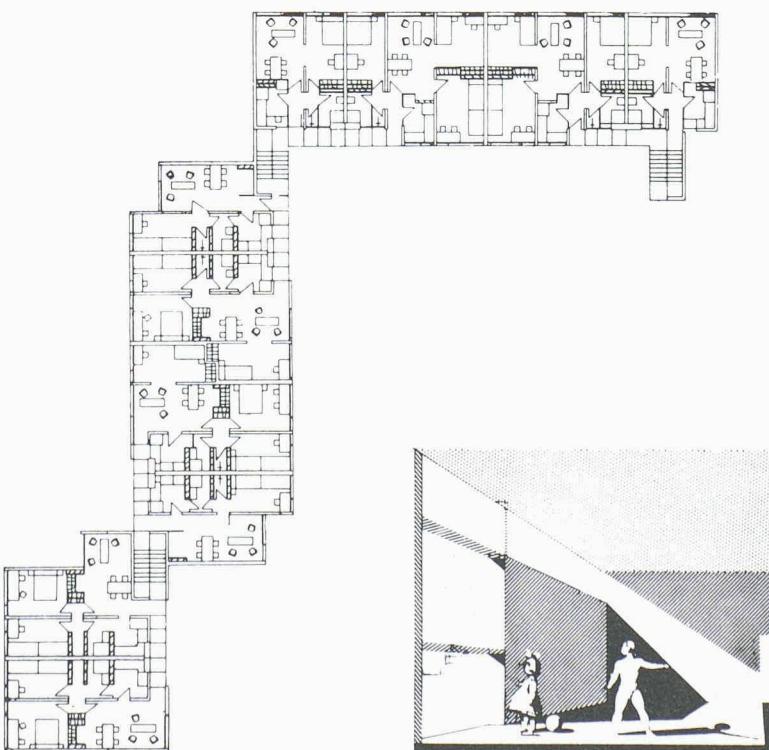
De retour du Maroc, il a fallu repartir de zéro. J'avais juste de quoi vivre pour un ou deux mois avec ma femme et mon enfant et j'habitais un atelier prêté par un ami.

En 1956, pour des raisons de crise économique, le ministère de la Construction a lancé un concours conception-réalisation, nommé «Opération million». Son but: abaisser de 1,5 million à 1 million de francs de l'époque le coût d'un trois pièces H.L.M.

Un ami plombier m'a prêté un vieux dépôt à l'ouest de Paris, boulevard Soult. Je battis le rappel de tous mes amis pour former un embryon d'équipe: Piot, ingénieur (démissionnaire d'AT-



Maisons pour Gitans
à Avignon/1961



L'«Opération
Million»/1956

BAT), Josic, mon futur associé, des amis Grecs, un sculpteur, un peintre, et d'autres pour la plupart non professionnels qui, gagnés par notre virus, avaient décidé de nous aider. On engagea une vieille femme pour nous faire la popote et l'on se mit à l'œuvre.

Nous vivions jour et nuit sous l'emprise de notre métier, de notre engagement. Tout le reste était secondaire.

Nous avions une liberté d'action relativement vaste. On demandait aux architectes quelles sortes de constructions ils pouvaient proposer dans le cadre du budget imposé. Il était non seulement possible de repenser l'ordre formel de l'utilisation de l'espace, la forme de l'immeuble, les matériaux, l'équipement à introduire, mais surtout de hiérarchiser les composantes de la maison, d'établir des priorités. Les seuls éléments imposés étaient la surface et le coût (56 m^2 et 1 million d'anciens francs pour un 3 pièces).

L'articulation - l'assemblage des maisons - était l'essentiel de notre conception. La Charte d'Athènes avait provoqué l'éclosion des bâtiments, grands et petits, isolés et répétés à l'infini, la barre et les tours. Le Corbusier nous disait: «Il faut casser l'espace corridor.»

La réponse à cela était la recherche de l'espace indicible que Le Corbusier définissait comme la valeur d'un espace qu'on ne peut pas préciser.

Pour y parvenir, il nous fallait une clé et cette clé fut l'articulation par l'escalier. A cette époque déjà, c'était lutter pour humaniser l'habitat.

J'avais mis toutes mes économies et mon espoir d'architecte dans ce projet et je ne pouvais envisager de ne rien gagner. La surprise, cependant, fut tout de même immense: nous remportâmes le premier prix!

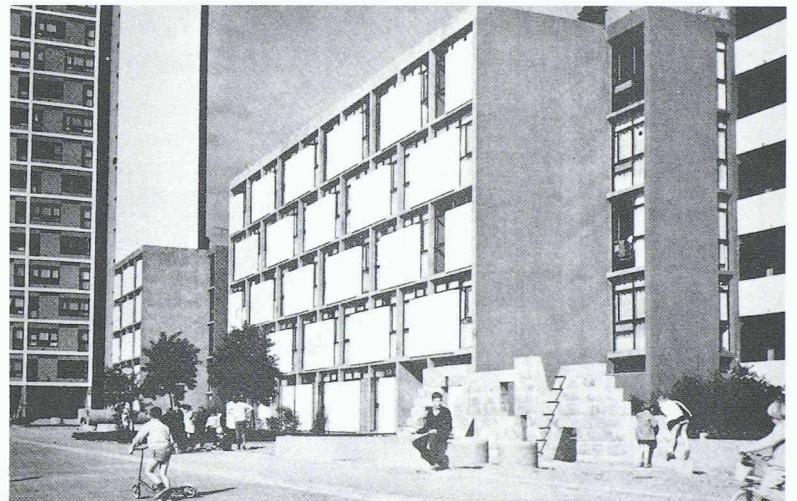
Bobigny, complexe d'habitation, 1957

Un de nos premiers clients fut l'abbé Pierre. Je l'ai rencontré au milieu de ses «clochards» dont il partageait la vie, non pas dans un bidonville, mais dans ce qu'on appelait la «zone». Il avait entendu parler de moi, comme de «l'architecte grec qui travaille sur les problèmes des bidonvilles au Maroc».

Nous nous heurtâmes tout de suite au fond du problème. Avec les sommes considérables qu'il avait recueillies, il voulait construire des «cités d'urgence» provisoires, des baraqués pour «caser» les gens en attendant mieux. Les moyens lui importaient peu. N'importe quoi, n'importe comment, du moment qu'il y ait un toit. Il s'apprétrait à offrir à ses «clochards» des taudis neufs, le ghetto des pauvres. Or le provisoire n'est souvent que l'alibi, le camouflage du médiocre permanent, définitif.

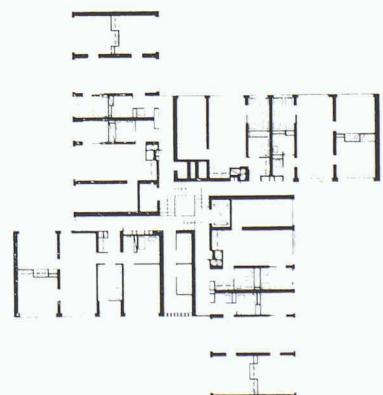
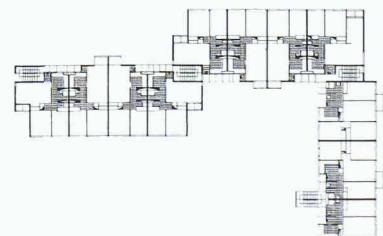
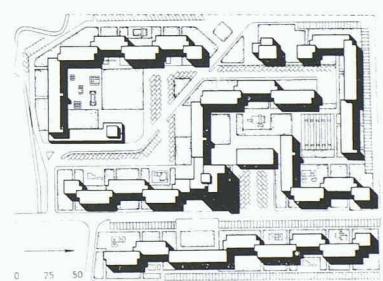
J'étais convaincu que cette action n'était ni sociale, ni humaine. On ne peut pas dire à quelqu'un: «Tu es pauvre, tu resteras dans la pauvreté». Il ne fallait pas construire des cités d'urgence, mais des cités tout court, comme pour tout le monde. Les malheureux devaient pouvoir vivre non seulement dans les H.L.M. de tout le monde, mais dans des H.L.M. «mieux» que les autres.

Pour moi, plus les gens sont pauvres et plus ils ont besoin de logements «riches». Mais ce n'est pas en posant de la pierre de taille, des carrelages et des parquets coûteux qu'un logement devient riche. L'«esprit riche» vient de l'imagination, de l'amour et du respect, ces qualités impalpables, incalculables qui ont contribué à la création. C'est en donnant le maximum de son âme et de sa compétence dans la conception des structures et des espaces intérieurs, que l'on peut rendre un logement très riche, avec les moyens les plus pauvres.



J'ai réussi à le convaincre: le projet de Bobigny était né (750 logements, au début, et beaucoup d'autres ailleurs par la suite).

Le détail qui me plaît dans ce projet, ce sont les aménagements et jeux extérieurs pour enfants. Pour les faire réaliser, je profitai des malfaçons des entrepreneurs: au lieu d'exiger d'eux des corrections de ces malfaçons, je leur demandai de construire des jeux d'enfants. Un jour Le Corbusier me téléphone: «J'ai une jeune dame qui est très bien et la pauvre, il faut que je l'aide. Elle m'a demandé si je pouvais lui trouver un petit logement et j'ai pensé à vous, Candilis. Trouvez-lui un petit logement dans les H.L.M. que vous faites.» J'ai dit: «D'accord, qu'elle vienne.» Ainsi je lui ai trouvé quelque chose à Bobigny. Elle a invité Le Corbusier pour le remercier et pour la première fois, il s'est retourné et m'a dit: «C'est pas mal du tout votre truc.» C'était un grand honneur. C'est incroyable mais, après tant d'années aujourd'hui, l'histoire se répète. Tout cet effort pour revenir au point de départ! De nouveau, à quarante ans de distance, l'abbé Pierre cherche de l'argent pour construire et trouver des logements aux «S.D.F.».



1. Bobigny,
complexe
d'habitation
1957

2. Bagnols-sur-
Cèze/1956

3. Caen/1961

*Bagnols-sur-Cèze, 1956
Du bloc au plan de masse,
l'articulation des volumes
et des espaces*

... Si l'on continue à projeter en partant de la cellule au plan de masse, le plan doit rester systématique (additif), et la tour occasionnelle sert seulement à accentuer sa nature symbolique et statique.

A l'articulation du nouveau et de l'ancien, des tours rappelant et se référant aux trois clochers que l'on distingue dans le profil de l'ancienne ville, sont devenues les points distinctifs d'une trame dans laquelle le nouveau développement a été construit.

Caen, plan de masse, 1961

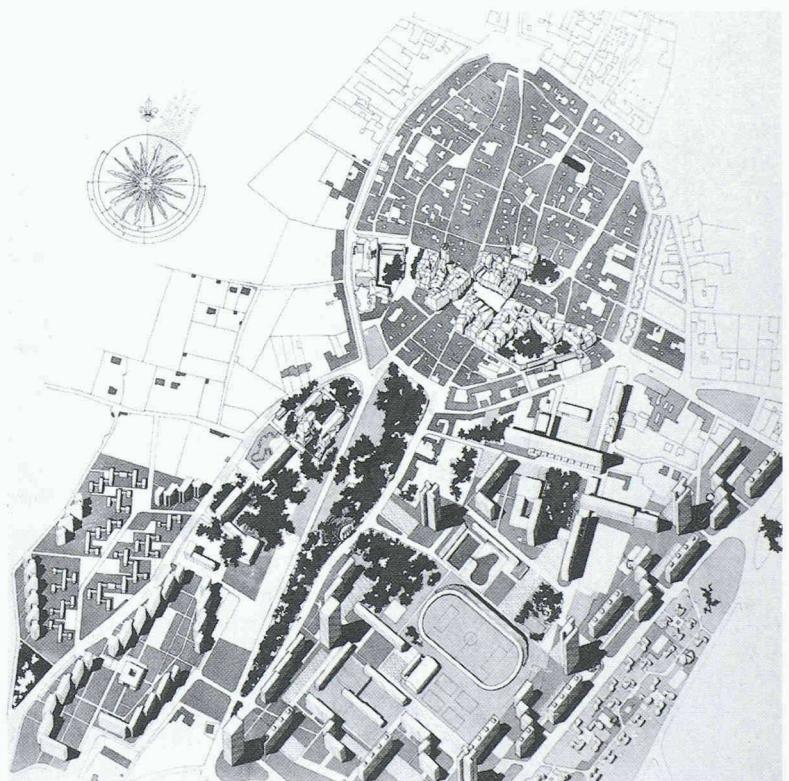
Du «cluster» au «stem»

... Pour la première fois, nous avons expérimenté l'idée du centre linéaire, espace d'activités urbaines, avec l'intention de remplacer le concept de la rue (cela dans le cadre des discussions des membres du Team 10). La structure des villes ne tient pas seulement à leur géométrie, mais aux activités qui s'y développent.

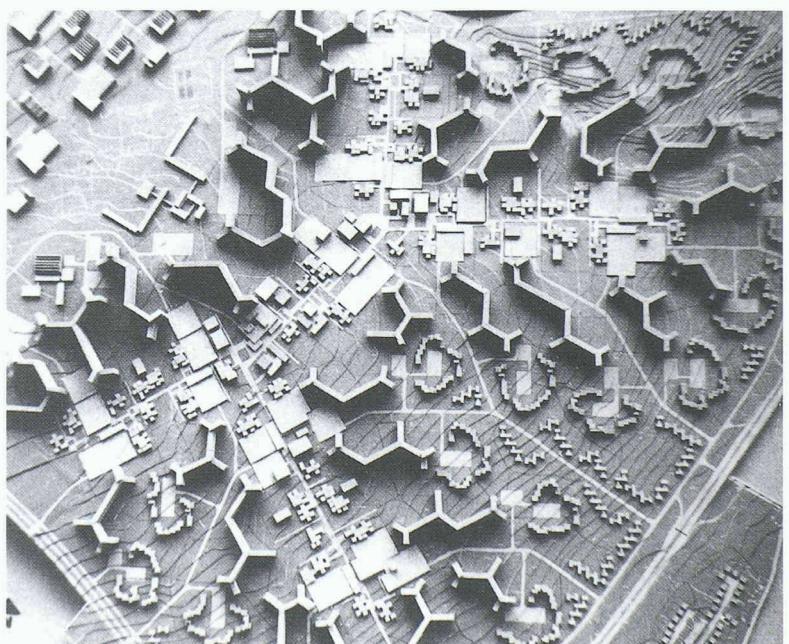
Dans les projets pour l'habitat, l'organisation la plus claire est le centre linéaire d'activités: le «stem»¹¹.

(Parmi les mots clés du Team 10:
stem = tige; cluster = grappe,
identité)

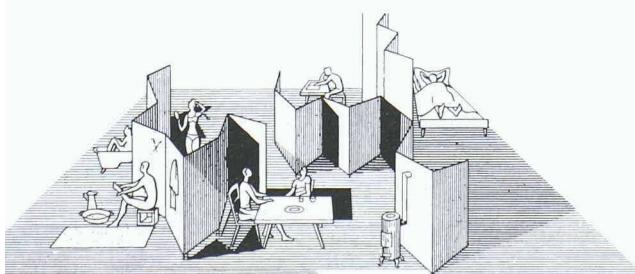
¹¹«Team 10 + 20», in
L'architecture d'aujourd'hui, N° 177,
janvier-février 1975,
p. 44



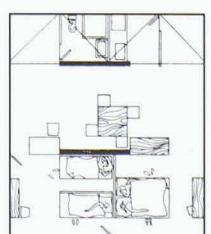
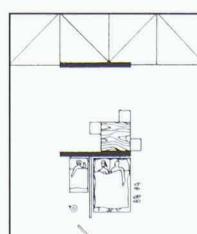
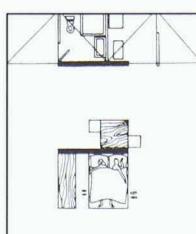
2.



3.



L'habitat évolutif



Team 10

...C'était au 8^e congrès des CIAM (1951) à Hoddesdon, en Suède. C'est là que, pour la première fois, les architectes ont vu l'application de la Charte d'Athènes: il y avait un quartier composé de quatre à cinq volumes parallèles ménageant les distances nécessaires pour l'ensoleillement et répondant à toutes les exigences bien connues, définies dans ce contexte. C'était la première fois qu'on voyait cela. Nous avons tout mesuré pour vérifier si cela correspondait...

En France, la première application de ces mêmes principes eut lieu après la phase initiale de la reconstruction qui s'est achevée environ cinq ans après la guerre. Des régions entières et des villes détruites avaient été réparties entre les architectes d'élite de l'époque, et tout le monde travaillait sur ce sujet. Ainsi Perret, par exemple, avait «reçu» le Havre et sa région et Le Corbusier, la Rochelle et les plans de reconstruction de Saint-Dié, Saint-Gaudens, etc., qui ont enfin de compte abouti à la construction de la fameuse Unité d'habitation de Marseille.

A l'école des Beaux-Arts, l'urbanisme n'était pas enseigné. En France, c'était une matière inconnue, limitée à l'application d'un certain nombre de règlements établis uniquement pour des raisons d'hygiène et de santé. Aussi, quand il fut décidé de lancer la reconstruction et qu'il a fallu refaire les villes détruites par la guerre, cela constituait un problème nouveau aussi bien pour les architectes que pour ceux qui décidaient. Il y avait bien l'Institut de recherche urbaine à Paris, mais il s'adressait aux futurs administrateurs et préfets.

Le seul à en parler était encore Le Corbusier. Conclusion: après la fin de la guerre en 1945, l'urbanisme était plus ou moins égal à zéro. On se rabattit alors

sur une bouée de sauvetage: la Charte d'Athènes! La Charte d'Athènes, préparée par l'équipe des CIAM de Zurich et dont le texte, repris par Le Corbusier, avait été publié pendant l'Occupation (1942) avec ses critiques personnelles.

Elle fut donc appliquée aveuglément et sans nuances, et l'on procéda au découpage des tâches selon les activités de l'homme. Habiter: le vert; cultiver le corps et l'esprit: le bleu; travailler: le rouge; circuler: le jaune. Les anciens plans des villes furent repris dans ces teintes et il n'y eut bientôt plus un seul bourg qui n'avait pas son plan teinté des quatre couleurs. Les plus grands architectes et les plus connus de l'époque, les plus commerciaux aussi, prenaient en charge vingt à trente villes et sous-traitaient ces mandats à des étudiants. Le résultat est ce dont nous avons hérité jusqu'à aujourd'hui. Un fonctionnaire contrôlait ces magnifiques plans. Il demandait: «Où est-ce que vous circulez? Ici, très bien. Où est-ce que vous cultivez le corps et l'esprit? Ici, très bien. Comment avez-vous orienté les maisons? Très bien. Où est l'industrie? Contre le vent, parfait. Ah, c'est un chef-d'œuvre! D'accord le plan est approuvé.»

Au 9^e Congrès des CIAM d'Aix-en-Provence en 1953 - à l'époque où j'étais encore au Maroc -, nous avions traité le thème brûlant de l'habitation. Les plus grands noms de l'architecture internationale, «la vieille garde», participaient aux débats. Comme pour l'urbanisme, vingt ans plus tôt, à Athènes, il fut décidé de mettre en œuvre une «Charte de l'Habitat», qui devait apporter les éléments communs d'une solution aux problèmes de la maison des hommes.

Ainsi, la «vieille garde» commença à mettre en formules les propositions retenues, à confectionner des recettes, à rédiger le

«Manuel du parfait architecte». Des personnalités telles que Gropius, Giedion, Rogers, etc. insistaient en faveur de la Charte d'Athènes. Ils s'étaient arrêtés là!

Il y eut alors la première confrontation. Je ne connaissais encore ni Bakema, ni les Smithson, ni Van Eyck, ni les autres, mais notre position théorique allait nous rapprocher. Nous ne comptions pas tomber dans le piège de la Charte d'Athènes et renouveler, pour l'habitat, les mêmes erreurs que celles qui furent commises pour l'urbanisme. Toute la «vieille garde» avait travaillé surtout avant la guerre, et de ce fait, était en dehors de la nouvelle réalité. Quant aux architectes de notre génération, ils avaient pressenti que de faire des chartes était une erreur et que celle d'Athènes, mal appliquée, pouvait être un désastre. Nous avons donc boycotté cette volonté de créer une charte pour l'habitat. Face à cette révolte, le Conseil des CIAM, Le Corbusier en tête, nous demanda de constituer une commission d'étude, pour définir au prochain congrès les conditions nouvelles de l'habitat dans le cadre de l'évolution du moment.

Après plusieurs discussions, nous avons résolu d'organiser les prochaines CIAM entre contestataires. Nous étions retrouvés à dix chez moi à Paris, et s'agissant des dixièmes CIAM, nous avons décidé de nous appeler l'équipe des dix, en anglais «Team Ten».

Le Team 10 était né réunissant Alison & Peter Smithson, Georges Candilis, Shadrach Woods, William Howell et sa femme, Aldo Van Eyck, Jacob Bakema, Alexis Josic et John Voelcker. Les anciens, pour nous calmer, associèrent à notre groupe un Suisse, Rolf Gutmann, envoyé par Alfred Roth. Enfin, Giancarlo Di Carlo, Jerzy Soltan et Ralph Ers-

- ① Jacob Bakema
- ② Peter Smithson
- ③ Alison Smithson
- ④ Georges Candilis
- ⑤ Aldo Van Eyck
- ⑥ Giancarlo Di Carlo
- ⑦ Ralph Erskine

kine rejoignirent encore le groupe plus tard.

Au cours des quatre années suivantes, nous nous réunîmes périodiquement. Chacun de nous apportait son enthousiasme, sa science, son jugement critique, son imagination et sa sensibilité. Un tas d'idées étaient mises sur la table comme des éléments de base d'un nouveau départ «stem, cluster, identité d'une conception».

En 1956, très sûrs de nous, nous nous rendîmes au pré-congrès de Dubrovnik, en Yougoslavie. Avec conviction, chacun de nous expliqua ce qu'il considérait comme essentiel. La bagarre fut grande. Les «vieux» nous accusaient de ne pas avoir de respect pour l'histoire, quand le mouvement moderne lui-même avait commencé par oublier l'histoire; Sert me traita d'anarchiste, etc.

Notre proposition reflétait un esprit, un canevas à partir duquel on pouvait travailler de façons multiples et variées. Mais pas une recette comme la Charte Athènes.

Ces hommes pour lesquels nous avions une grande estime, ces professeurs, ces maîtres de l'«establishment» architectural, qui s'étaient eux-mêmes révoltés quelques années plus tôt contre la bêtise et l'académisme, nous ont traités d'exaltés, de rêveurs, d'anarchistes. Alors, notre colère a explosé et nous avons claqué la porte.

Le Corbusier n'avait pas pu venir à Dubrovnik. Quand il apprit la nouvelle, il se rangea à nos vues et nous écrivit: «Bravo! Vous avez raison, je suis d'accord, il faut tourner la page.» Cela coupa court à toute animosité, la page était tournée!

Deux ans plus tard, à Otterlo en Hollande, ce fut la fin des CIAM. Le «Team Ten» prit la relève et nous poursuivîmes notre travail de recherche et de critique. Notre slogan d'alors était «A bas les professeurs!». Or quel-



Le Team 10/1979-1980

ques années plus tard, nous sommes tous devenus professeurs... L'histoire se répète.

Toulouse-Le Mirail, 1961

Du «stem» au «cluster»

Il s'agit d'une suite de recherches qui a commencé avec le plan pour Hambourg, s'est poursuivie avec le concours pour Caen, et a abouti avec le concours pour Toulouse-Le Mirail. Le principe d'uniformisation de l'espace disparaît et l'espace extérieur peut à nouveau être petit ou moyen, aussi bien que grand et vide. C'est la suite de la réflexion pour l'«Opération million» sur l'espace indicible.

A cette époque, notre équipe avait fini par connaître un succès commercial très dangereux à mes yeux, si bien que Josic, Woods et moi avons décidé de réagir. Et avec mon esprit «politique» j'ai ajouté: «Nous allons faire notre autocritique.» Comment un architecte fait-il son autocritique? En se soumettant à un concours. Ce que nous fîmes pour Toulouse. Nous nous sommes dit: «Nous n'allons pas faire un projet pour le gagner», et... nous avons gagné. De deux cents équipes au premier tour, dix furent retenues pour le deuxième (dont Le Corbusier). Dès que j'ai vu que j'étais en

concurrence avec lui, je n'ai pas su que faire. Je suis allé le voir et lui ai dit que j'étais très ennuyé: «Je ne peux pas faire le concours, si vous voulez on peut se mettre ensemble et ce sera votre projet, votre plan.» Il m'a répondu: «Pas question d'arrêter, vous finirez votre projet et vous allez montrer ce que vous êtes capable de faire.» Finalement, nous avons obtenu le premier prix et le premier à nous féliciter fut Le Corbusier: «C'est très bien!»...

Le but de la ville de Toulouse était surtout de loger les réfugiés de la guerre de libération de l'Afrique du Nord, les «Pieds-Noirs» qui s'étaient établis dans les villes du sud de la France. Le maire socialiste de 1960, Louis Bazergue, était à l'origine de l'idée de la création de la nouvelle ville, et 7 500 000 m² avaient été expropriés à cet effet à l'est de la Garonne.

Nous avons proposé:

- la revitalisation de la notion de la rue
- la séparation des circulations
- le plan centre linéaire - rue - continuité des surfaces vertes
- l'articulation des immeubles.

Le programme prévoyait 100 000 habitants, 25 000 unités habitables, des garderies, écoles et collèges, des centres

culturels et des théâtres, des équipements sportifs, des commerces, etc.

La construction des trois premiers quartiers a duré vingt ans, qui furent pour moi une époque d'espérance, de déception, de réussite et d'échec constants. J'y ai vécu la plus grande aventure de ma vie d'architecte.

En réalité, c'est le problème actuel de l'immigration qui a provoqué le désastre. Les milliers d'immigrés qui sont considérés aujourd'hui comme population secondaire, sont tout simplement casés dans les immeubles que nous avons construits. Le maire qui a succédé à l'ancien, son adversaire politique, a tout fait pour dévaloriser le projet. Aujourd'hui la nouvelle ville est coupée en deux. Une partie pour les «gens bien», l'autre pour les pauvres.

4.2. L'urbanisme

Il y a trente-cinq ans, Le Corbusier disait: «J'installe donc le logis au cœur du binôme «individuel + collectif» et, la liberté individuelle étant assurée pour le logis, j'organise tout ce que le collectif peut apporter.»

Malheureusement, après toutes ces années, cette réflexion a surtout offert la confusion et la déformation des systèmes urbanistiques. Le manque de courage et d'imagination, l'esprit négatif et le manque d'initiative ont conduit aux impasses et confusions d'aujourd'hui.

Les «urbanistes» ont colorié et continuent de colorier des kilomètres de papier pour créer les impossibles solutions du conformisme juridique officiel. Règlements sans valeur, solutions dépassées, demi-mesures, stoppage du passé et du futur. L'urbanisme officiel se trouve dans une contradiction totale avec le nouvel esprit de notre temps, qui est un esprit de mouvement et de changement. Les urbanistes, inconsciemment, sont devenus les spécialistes de l'en-



ganisation du désordre, de la confusion et de l'anarchie. En traversant l'Europe, on découvre continuellement les mêmes ensembles de logements décevants, monotones et similaires, l'un à côté de l'autre, sans cohésion ni avec le passé ni avec le futur. L'académisme de l'avant-guerre a été remplacé par un modernisme pauvre qui a simplement changé l'aspect et les formes extérieures, tandis que l'esprit reste identique: conformisme à une situation donnée et rien de plus! Or notre époque nécessite un esprit d'imagination, d'invention et d'initiative. L'heure est venue de réfléchir à nouveau à notre profession et de nous adapter à l'évolution accélérée de la société et à l'esprit du temps...

Quand l'urbaniste ignore qu'il est aussi architecte, il fait un très mauvais urbaniste. Le Corbusier disait qu'un architecte qui est capable de concevoir le détail d'un joint, est capable de concevoir correctement une ville, et celui qui est chargé de la conception d'une ville doit être capable de faire correctement un détail. Or cette règle n'est qu'exceptionnellement vérifiée aujourd'hui.

L'irresponsabilité de l'urbaniste nous a conduit à une solution de synthèse statique qui ne prend pas en considération son propre objectif. Pour créer l'en-

vironnement de l'habitat de l'homme, en prenant en considération toutes les échelles des activités humaines, pour créer l'harmonie entre l'individuel et le collectif, pour dessiner les logements, les rues, les régions, il faut redécouvrir leur logique actuelle et future, c'est-à-dire, réconcilier l'échelle humaine, qui assure la continuité, avec l'échelle de la société humaine, qui continuellement change et augmente.

Le sens donné à «synthèse» doit inclure celui d'«organisation». La synthèse seule a un caractère statique, alors que l'organisation est une composante dynamique. La synthèse seule crée Versailles ou Brasilia. L'organisation prévoit le progrès de la vie et le bonheur de nos enfants; elle est dynamique. Il faut que l'urbanisme réussisse à mettre de l'ordre dans les relations entre les activités humaines, de manière à ce que l'architecte puisse donner un aspect, une forme à ces activités. C'est à cette seule condition que l'urbanisme devient créateur de l'architecture.

4.3 Les Universités

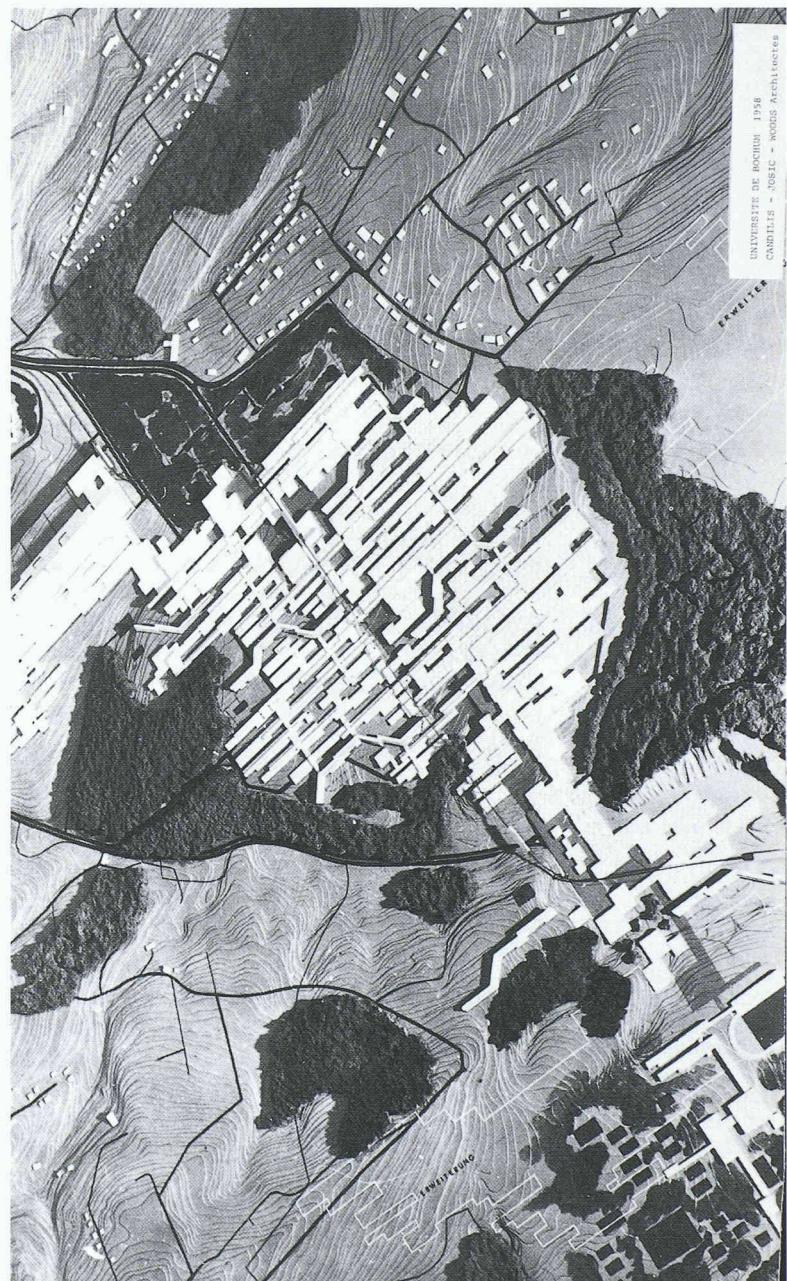
«L'Université est un lieu sans fin ni commencement où les conditions sont favorables pour apprendre, pour enseigner, pour chercher.» (Georges Candilis) En 1958, le Gouvernement de l'Allemagne de l'Ouest nous a invités à participer au concours,

avec les architectes allemands, pour la nouvelle Université de Bochum dans la vallée de la Ruhr.

Pour la première fois, nous nous sommes trouvés devant le problème de la signification actuelle de l'Université et de son évolution. Revenant aux sources, nous avons donc fouillé l'histoire pour trouver les racines de sa naissance. Nous avons distingué trois grandes étapes.

En Grèce, à Athènes, près du fleuve Ilissos, sous l'ombre des arbres, lors d'une journée lumineuse du fond de l'Histoire, quelqu'un s'est mis à parler. Il parlait des dieux et des hommes. Des passants se sont arrêtés pour l'écouter. Le monologue est devenu dialogue, puis discussion, contradiction, critique, tradition. Contradicteurs et critiques, thèses et antithèses ont commencé à s'affronter dans la recherche de la vérité. Ainsi, schématiquement, est née l'université, l'Académie de Platon.

Au Moyen Age, avec la décadence et l'obscurantisme, l'âme universitaire s'est d'abord éteinte. Dans les églises, les mosquées, les synagogues, on discutait des problèmes de l'âme, ceux du corps tombant pour un temps dans l'oubli. Des gens venaient écouter les religieux devenus réputés, afin d'entendre leur savoir, d'apprendre et de parler à leur tour. Puis, les communautés formées ont grandi et se sont organisées en quartiers autour de l'église, créant ainsi la première notion de l'espace universitaire. L'enseignement se répandait dans la rue, dans le tissu urbain. A Paris, autour de la Sorbonne, les gens parlaient le latin, c'est devenu le Quartier Latin, espace universitaire. Ailleurs, l'Université a envahi une ville entière, Cambridge, Oxford, Heidelberg, où elle a trouvé sa place dans les vieux complexes de monastères, comme ailleurs dans le monde, dans



des mosquées et des synagogues.

Avec la révolution industrielle du XIX^e siècle, la classe bourgeoise a pris en main et dompté l'Université libre. Elle l'a transformée en école, en lui adjoignant les spécialistes dont elle avait besoin pour servir ses intérêts. L'espace universitaire libre a été morcelé et des bâtiments et monuments séparés ont été bâties, qui ont cloisonné les savoirs et éloigné les uns des autres le droit, la médecine, les lettres, les sciences techniques.

A Bochum, nous décidâmes donc de créer un quartier universitaire au lieu d'une Université, soit une véritable articulation entre la ville et le complexe industriel de la Ruhr.

La rue qui traverse le terrain, devient l'élément principal de la future Université: une rue qui permet aux ouvriers de voir où va leur travail, une rue qui unit les chercheurs de l'esprit et les travailleurs de la matière, une rue qui anime et remplace le campus, le ghetto universitaire. Nous avons volontairement refusé de séparer les différentes facultés, d'isoler l'étudiant en philosophie de celui qui apprend la technologie moderne.

Notre proposition fut purement et simplement écartée. L'incompréhension s'avéra totale et pourtant nous étions sûrs d'être sur la bonne voie. Le concours de Bochum nous avait ouvert de nouvelles perspectives qui n'allaien pas tarder à se matérialiser.

¹²La BFU est un de ces projets manifestes du XX^e siècle qui ont eu du mal à franchir le cap des tracasseries administratives et pour lesquels le passage du dessin à la réalisation fut difficile. C'est un édifice contemporain qui reflète avec évidence l'effort tragique et désespéré de ses architectes pour dépasser les contradictions idéologiques de sa production et combler le fossé qui sépare les intentions architecturales de leur réalisation. Dans ce sens, la BFU est exemplaire.

(Note des auteurs)

Pendant plusieurs mois, nous avons alors travaillé pour un autre concours, celui de la reconstruction du centre de Frankfurt, détruit par la guerre. L'histoire s'est répétée. Nous avions proposé un système qui pouvait provoquer la renaissance du centre ville, qui fut reçu avec les mêmes critiques et connut le même échec.

Puis, lorsque Willy Brandt, alors maire de Berlin, nous invita au concours pompeusement intitulé «Université libre de Berlin» (Berliner freie Universität - BFU), nous tentâmes d'appliquer notre réflexion pour la troisième fois. Il n'était pas question de refaire Bochum. Au lieu de prendre la rue comme élément (ici on était en ville), nous avons choisi le tissu urbain favorisant l'enseignement ouvert.

Nous avons développé une structure polyvalente à deux niveaux. Le rez réunissait les installations communes aux étudiants, mais aussi aux habitants de la ville. Le 2^e niveau était consacré à la recherche et au travail, avec les lieux spécifiques réservés aux différentes disciplines. L'ensemble, à l'intérieur des réseaux de base, comprenait des pleins et des vides, créant des patios, jardins nécessaires à l'ensoleillement et à l'éclairage. Cette fois, le jury nous a pris au sérieux. Nous avons eu le premier prix. L'«Université libre» prévoyait une capacité de 40 000 étudiants et la construction a commencé en 1967. Avec le temps, les systèmes éducatifs changent et les programmes d'études aussi. Mais la solution étant élastique, elle put recevoir des changements sans toucher

au système, si bien qu'elle se développe toujours, le plan permettant l'adaptation et l'évolution¹².

Remember the spring of the old days?

*«I really feel I must decline
To clutter the streets with over-design.*

*A door that is more than a door
is much of a bore (except to the Dutch).*

*An unroofed space with grass, a tree,
Lightwell? Courtyard? wait and see!*

The intellectual grid is all in your head.

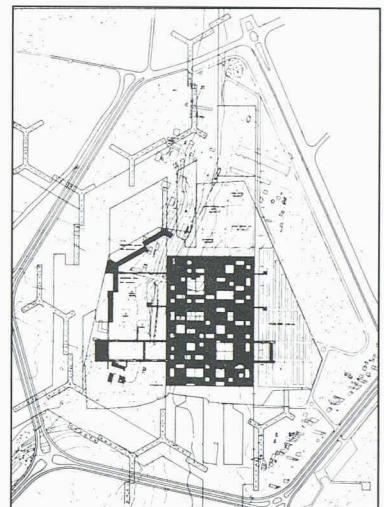
*But people (& pipes) need direct routes, instead
of so much indeterminate art,
in which building is clearly to be the last part.*

*Enough pretentious verbiage &
fraud & perversity.*

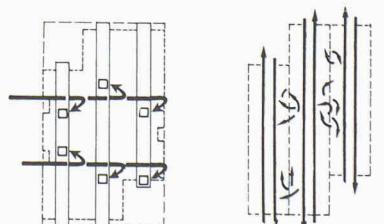
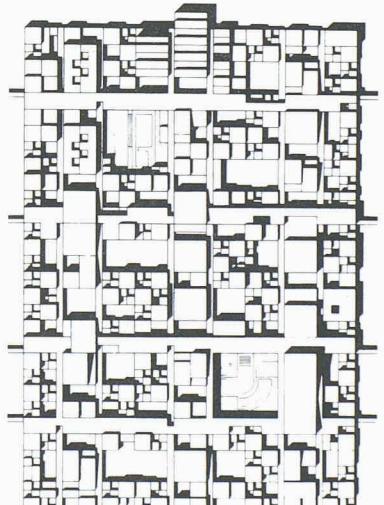
*A modest recommendation:
When next in Berlin, go and see
the university.»*

Poème de Shadrach Woods

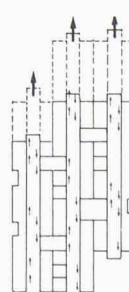
Enfin, dans la nouvelle ville de Toulouse, un quartier de 10 000 habitants a pris un caractère universitaire. En dehors des écoles primaires, lycées ou écoles d'architecture que nous avons réalisés, nous avons construit une Université pour les lettres, la philosophie, la sociologie, la psychologie et les langues. Nous y avons appliqué le même système qu'à Berlin, mais en l'adaptant au climat de Toulouse et aux réalités économiques et technologiques (et le mètre carré a coûté cinq fois moins qu'à Berlin).



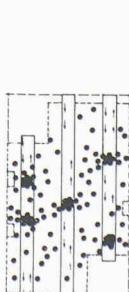
La faculté et son environnement immédiat



Circulations

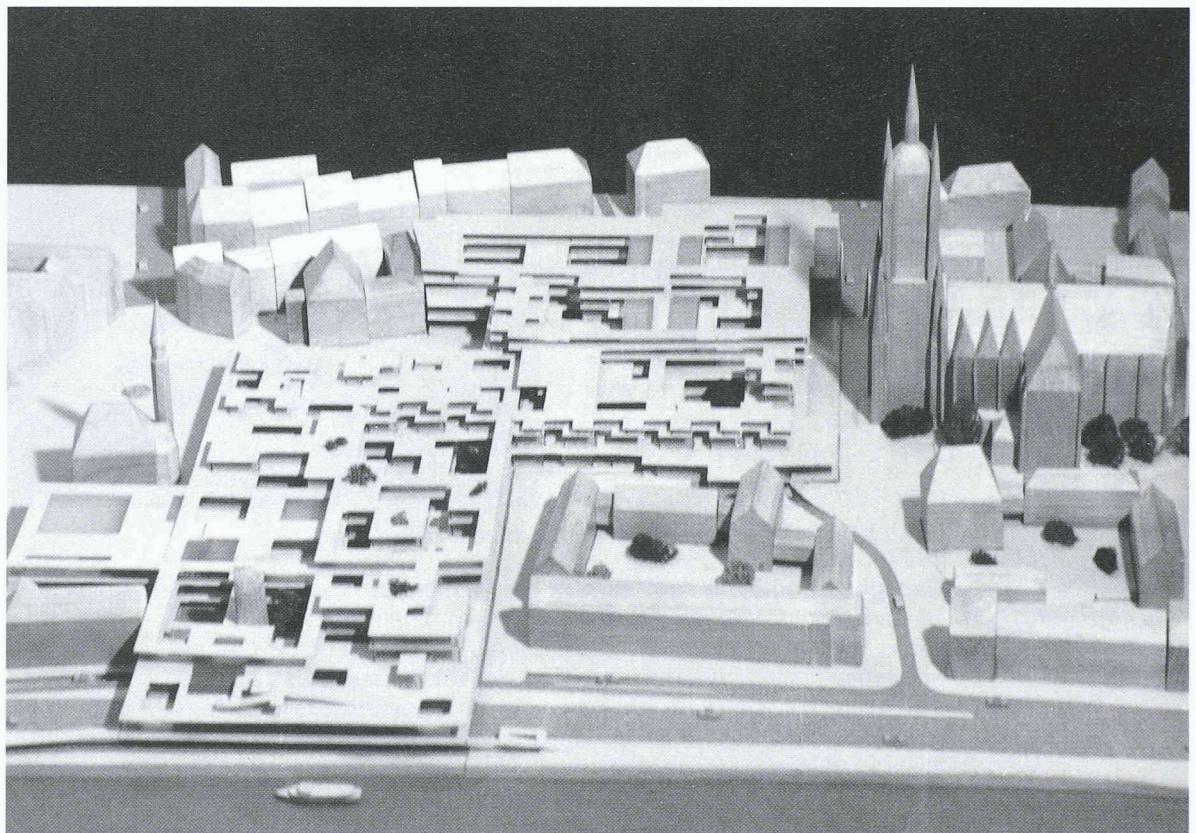


Extension



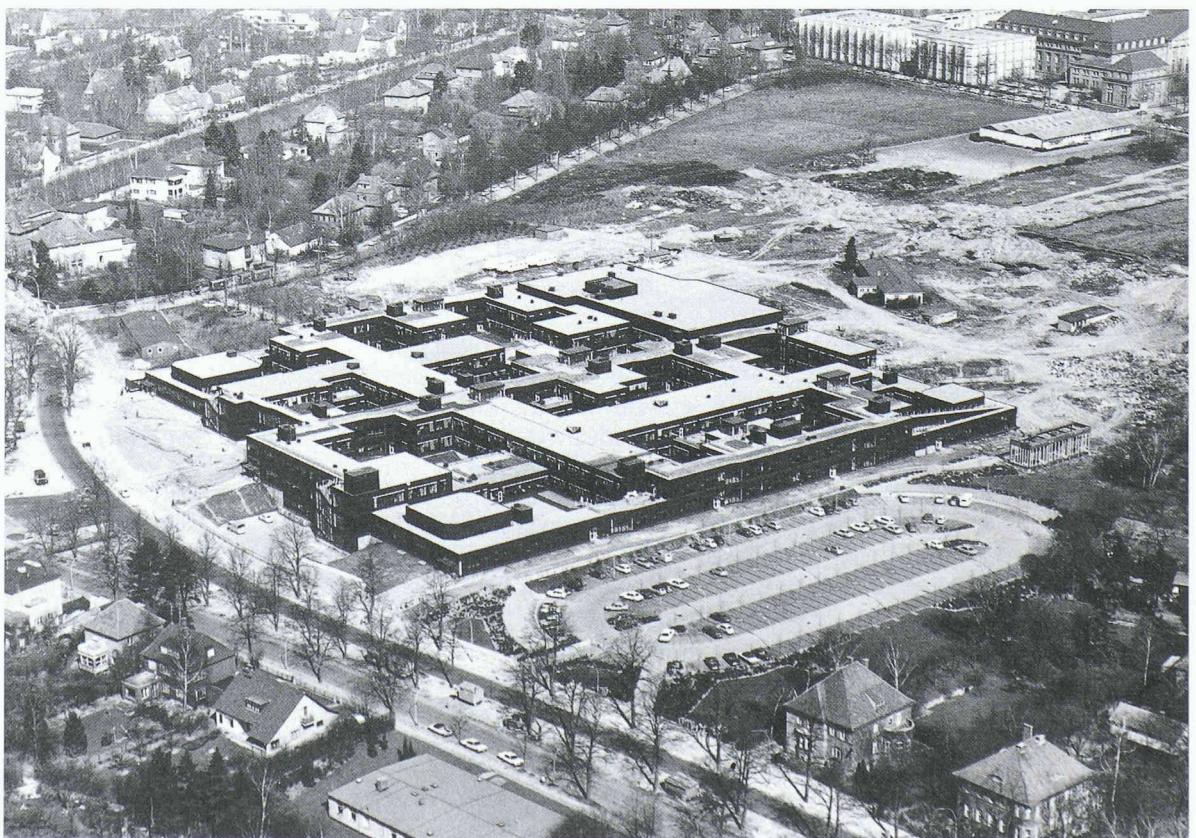
Activités spontanées

Reconstruction
du centre
de Francfort



50

L'Université libre
de Berlin / 1967



5. Entretiens

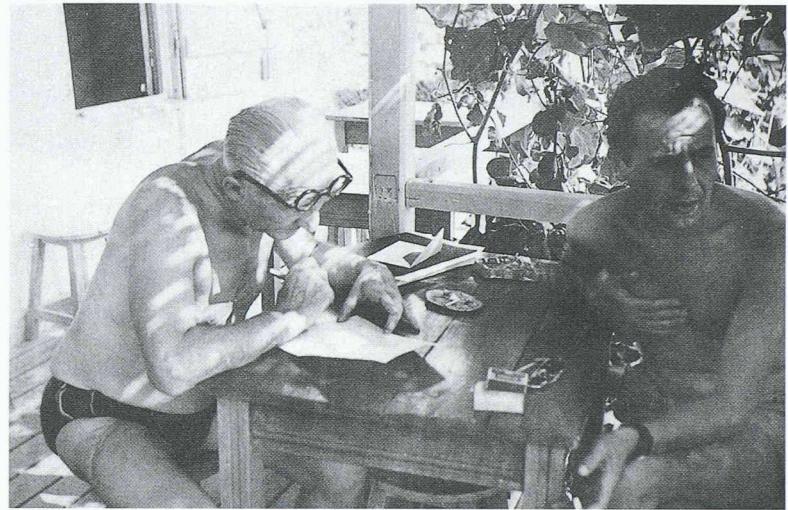
«L'Art n'est sacré que pour les médiocres. Vous vous accrochez à une théorie parce que vous êtes un incapable.»

(F. Dürrenmatt, «Le Météore»)

Cette cinquième partie est issue d'une série d'entretiens entre Georges Candilis, D. Démétria-dès et D. Papadaniel, qui ont eu lieu les 27 et 28 avril 1993 à Paris, les 25 juin 1993 et 16 mars 1994 à Lausanne, ainsi que les 27 et 28 avril 1994 à Paris.

IAS: Georges Candilis, parlez-nous des CIAM d'Athènes en 1933.

Georges Candilis: A l'Ecole Polytechnique d'Athènes, quand j'étais encore étudiant, un des professeurs ayant des relations internationales, nous a dit un jour que le congrès des CIAM allait se dérouler à Athènes. Il fallait des volontaires pour aider à l'organisation. Nous avons cru que les CIAM étaient des habitants du Siam (Thaïlande). Je me suis proposé par simple curiosité. Il fallait monter des panneaux pour afficher les plans que les «CIAM» allaient apporter. Quand ils sont arrivés, nous étions impressionnés par la foule, qui arrivait en bateau de Marseille, à bord du *Patris*. C'était la première fois que je voyais Le Corbusier, et que je rencontrais ces gens curieux qui ne ressemblaient en rien à ce que j'imaginais être un architecte. J'ai été surpris et étonné de voir qu'au lieu d'afficher des projets, de «chefs-d'œuvre» d'architecture, ils avaient apporté des plans de villes comme ceux qu'on achète dans les kiosques, cartes de Barcelone, de Paris, de Berlin, etc. C'était la tendance «aucune architecture». Le thème était le problème des villes. Devant chaque carte, chaque représentant expliquait les problèmes et le fonctionnement de sa ville. C'était quelque chose d'impressionnant.



Le Corbusier/G. Candilis

Les architectes voyaient que les villes commençaient à être malades. Ils essayaient de discuter du développement de chacune, afin de trouver les raisons communes de cette maladie. C'était une sorte de diagnostic, une sorte de congrès de médecine pour la ville. De ces discussions, ils ont fait ressortir des vérités primaires. Evidemment, parmi tous ces gens, Le Corbusier dominait tout le monde. Il était jeune, dynamique et plein de courage, c'était extraordinaire. A la fin du congrès, il était prévu qu'il prononce un grand discours et dans la cour de notre école, on avait aménagé un vaste amphithéâtre. Le Tout-Athènes était là! Hommes politiques, intellectuels, architectes, ingénieurs. Le seul absent était Le Corbusier. On l'attendait, le temps passait, les gens murmuraient. Certains sont partis. Tout à coup, il arriva en courant. Très gêné et demandant à plusieurs reprises qu'on l'excuse de son retard, il dit: «Je me suis perdu dans la vieille ville, au pied de l'Acropole, c'était magnifique.» Et là-dessus, il commence son discours, qui m'a certainement influencé par la suite. La phrase clé était: «Les matériaux de construction, la pierre, le métal, le bois, la brique, doivent être renforcés par d'autres, nou-

veaux, à savoir l'espace, la verdure, le soleil». Si on analyse cette phrase, on se rend compte que c'est la première fois que notre métier matériel d'architecte prend un aspect immatériel. Soixante ans se sont écoulés depuis et il n'y a rien à ajouter. En outre, c'est la première fois dans l'histoire de l'architecture, que l'on mentionne l'importance de la notion d'environnement.

IAS: Quel furent vos contacts avec Le Corbusier?

G. C.: Comme vous le savez, durant l'occupation en Grèce, je faisais partie de l'ELAS (armée de libération hellénique). On avait créé des groupes de travail, parmi lesquels un groupe d'architectes animés par l'idée: «Quand la guerre sera terminée, nous serons au pouvoir et nous créerons le "paradis", nous bâtirons les nouvelles maisons des hommes!». En travaillant dans ce groupe, j'avais dessiné une esquisse, qui m'a amené très près de lui. Par la suite, j'ai beaucoup exploité ce principe typologique.

J'arrive chez Le Corbusier en cherchant du travail en 1945. Il me reçoit très mal. Je lui dis que je viens de Grèce. Alors la porte s'ouvre. «Que puis-je faire? J'ai encore deux mois à passer à Paris avec ma bourse; je veux pro-

- ① Picasso
- ② Le père de Candilis
- ③ Yvonne Le Corbusier
- ④ La mère de Candilis

(Photo prise dans un appartement de l'Unité de Marseille)

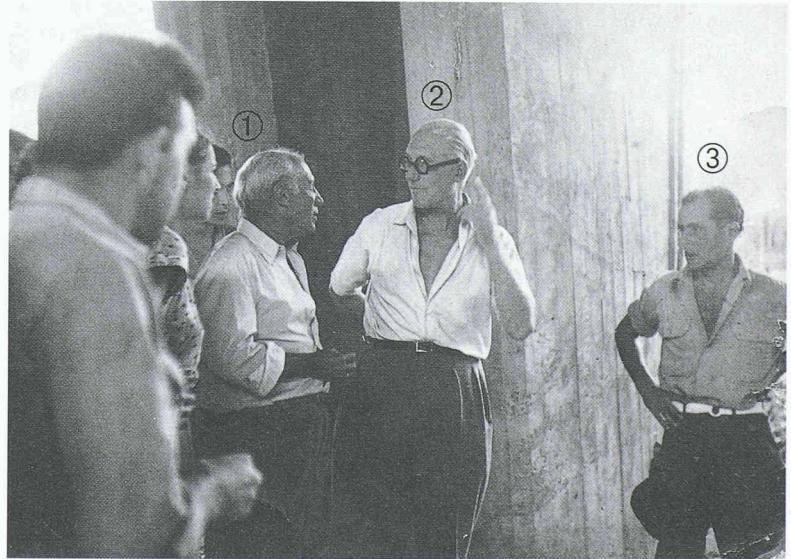
fiter au maximum avant de rentrer chez moi.» La réponse fut extraordinaire et brutale: «Ouvrez la porte, sortez, descendez dans la rue, regardez les gens passer, les maisons, les magasins, la vie d'une ville. Si vous avez des yeux, vous deviendrez architecte, sinon changez de métier.» J'étais bouleversé. Mais avant de prendre la porte, j'ai osé lui montrer des esquisses mal dessinées que j'avais faites pendant l'occupation, pour une solution en demi-duplex. Il a regardé les croquis avec ses yeux myopes, puis m'a posé quelques questions. «En fin de compte, a-t-il dit, c'est pas mal». Et il a ajouté, je ne sais pas pourquoi, «Votre truc est comme un puits de Jacob. J'ai besoin de gens qui connaissent l'architecture. Mais vous, vous n'êtes ici que pour quelques mois et je n'ai pas d'argent pour vous payer».

— Ça ne fait rien!

— Vous commencez lundi!
— Pourquoi pas tout de suite? Et c'est comme cela que j'ai commencé à travailler sur l'Unité de Marseille dès le début. Les deux mois se sont écoulés et je ne suis plus retourné chez moi pendant plusieurs dizaines d'années.

L'Unité de Marseille est le seul projet sur lequel j'ai travaillé auprès de Le Corbusier, mais depuis le début et jusqu'à la fin. Non seulement j'en ai dessiné la plus grande partie, mais je me suis occupé du chantier et je l'ai bâtie sur place.

Tout l'enseignement que j'ai reçu chez lui, en dehors de ses paroles, fut mon expérience à Marseille. Il disait: «C'est la maison de l'homme où l'homme peut vivre et rire ou au moins sourire.» Cela m'a beaucoup plu. Le Corbusier me chargeait également des recherches de documents pour ses conférences. C'est là que j'ai attrapé le virus des meubles Thonet. Il m'avait demandé de réunir de la documentation pour en faire un



① Picasso / ② Le Corbusier / ③ G. Candillis

ouvrage; «Quand j'aurai le temps, j'en ferai un bouquin» disait-il. Il n'a jamais pu trouver le temps. Mais c'est ainsi qu'en complétant la documentation, je me suis passionné à mon tour et, bien des années plus tard, j'ai sorti ce livre moi-même.

L'atelier de Le Corbusier, à la rue de Sèvres 35 a une histoire très drôle. Comme vous le savez, il n'a jamais fait d'études d'architecture. Il a commencé par apprendre à faire des gravures sur le dos des montres, des petits oiseaux, des beaux paysages, des montagnes suisses. Il s'est dit:

«Si je sais dessiner les montagnes et les oiseaux, pourquoi ne pas construire une maison?» Je ne sais pas comment il a réussi. Il a convaincu quelqu'un de lui laisser bâtir sa maison. Avec cela, il a gagné un peu d'argent et il a fait son grand voyage. Finalement, il arrive à Paris comme nous tous et entre chez Auguste Perret comme mètreur. A ce moment-là, il commence à réfléchir au grand jeu et décide de créer son propre bureau. Il avait une petite amie que j'ai connue quand elle fut vieille... Vous savez, c'était un homme à

femmes... terrible! Cette amie squattait un monastère de Jésuites abandonné à la rue de Sèvres 35. Les squatters occupaient les cellules des moines. Tous les espaces étaient déjà occupés, les salles, les cellules, les réfectoires, etc., sauf un corridor de trois mètres de large et d'une trentaine de mètres de long. Il s'est installé là comme un squatteur. A ce moment-là, il n'avait pas un sou. Il alla chercher son cousin Pierre Jeanneret, qui finissait ses études aux Beaux-Arts et lui dit: «On va ouvrir un atelier d'architecture!» «Tu es fou», lui répondit Pierre. Les parents de Pierre Jeanneret lui avaient interdit de fréquenter son cousin, qu'ils considéraient comme dangereux et pas sérieux. A cette époque, l'événement était le grand Salon d'Automne dont le directeur était Marcel Temporal. Nous sommes en 1922. Le Corbusier dit à son cousin: «On va parler d'urbanisme». Or en ce temps-là, personne ne savait ce qu'était l'urbanisme. (Dans le Larousse, jusqu'en 1924, un urbaniste était un religieux qui suit la règle de vie du pape Urbain IV. Après cette date, on a ajouté: «Egalement celui qui s'occupe des plans des villes.») «On va présenter une partie urbanistique au salon, quelque chose d'avant-gardiste. On va étudier la ville de trois millions d'habitants». La présentation de cette ville utopique au Salon de 1922, a provoqué un effet médiatique. Charles-Edouard Jeanneret est ainsi devenu connu sous le nom de Le Corbusier.

Il représente une des trois écoles que j'ai eues dans ma vie, avec l'Ecole Polytechnique d'Athènes et la guerre.

Un jour, arrive chez Le Corbusier, un jeune. A l'entrée du couloir, il y avait une boîte cubique ($2,26 \times 2,26 \times 2,26$ m), c'était son bureau. Nous, nous travaillions devant, l'un derrière l'autre. Le Corbusier m'appelle.

Il est en compagnie d'un jeune homme avec une immense barbe. «Ce jeune homme est Américain. Il me demande ce qu'il doit faire pour être architecte. Moi je ne sais pas (et avec un brin d'ironie) vous Candilis, qui êtes diplômé, vous savez mieux, alors donnez-lui un conseil. Au revoir monsieur». Et je me suis trouvé à la porte avec l'Américain, c'était Woods. Il étudiait les lettres et avait reçu une bourse d'ancien combattant pour étudier en Irlande, mais ayant changé d'avis, il voulait devenir architecte. Je lui ai conseillé d'aller en Suisse, à Lausanne ou à Genève.

Je lui ai dit: «Tu as de l'argent ou la bourse de l'ancien combattant? Alors va en Suisse». Je n'aurais pas aimé l'envoyer aux Beaux-Arts de Paris.

Deux mois passent et il revient, «Ce n'est pas pour moi, me dit-il. Que puis-je faire?» (il avait déjà vingt-six ans). Je l'envoie à l'Institut d'urbanisme à Paris. Il revient: «C'est seulement des cours du soir. Est-ce-que je peux rester près de vous et travailler? J'ai tellement de temps libre!» «Est-ce-que tu connais quelque chose en architecture?» «Aux Etats-Unis, j'ai étudié dans une école technique, je sais dessiner». A ce moment-là, j'étudiais toutes les tuyauteries de l'Unité d'habitation de Marseille, une véritable torture: «Est-ce que tu connais quelque chose à cela?» «Oui!» Je vais chez Le Corbusier:

- Vous savez, l'Américain dessine terriblement bien les canalisations.
- Celui avec la barbe?
- Oui.
- Alors, qu'est-ce que vous voulez?
- J'ai besoin de lui...!
- Non!

Un moment après, il me rappelle: «Oui, mais à condition qu'il coupe sa barbe.» Quand je me suis installé à Marseille pour le chantier, j'avais le droit de choisir un collaborateur. J'ai choisi

Woods. Puis, à la fin des travaux, je suis parti pour le Maroc et Woods m'a suivi une année après. Le Corbusier souhaita ensuite m'envoyer à Chandigarh pour aider Pierre Jeanneret qui le représentait. C'est là qu'il m'a fallu prendre une grande décision. Je venais de me remarier. Je ne pouvais pas prendre ma femme toute jeune avec moi et je serais malgré tout le nègre de Le Corbusier. Mais j'aimais aussi beaucoup Pierre Jeanneret. J'aurais eu du plaisir à travailler avec lui, c'était quelqu'un d'exceptionnel. Il est mort à Chandigarh..... Quand j'étais enfant à Bakou, mon père était riche, grâce au pétrole entre autres. La révolution a éclaté, ils l'ont mis en prison. La révolution nous a fait tout perdre. Mon frère est mort de faim, ma mère est tombée malade et moi je vendais des cigarettes dans la rue pour vivre... à dix ans. C'était une vie, ma première vie. La deuxième commença en 1925, quand nous partîmes pour la Grèce. Au cours de la troisième, j'ai fini l'Ecole Polytechnique, la guerre, je me suis marié, et j'ai tout recommencé à zéro. Finalement, je me suis retrouvé à Paris, dans une quatrième vie, avec Le Corbusier. Et Le Corbusier insistait maintenant pour m'envoyer aux Indes (encore une nouvelle vie). Normalement je devais dire oui. Je répondis non. Peut-être influencé, directement ou indirectement, par ce vers de Kavafy qui me revient en mémoire à ce propos: «Un moment de ta vie est le moment où tu dois dire le grand oui ou le grand non.» Au début, il s'est fâché de mon refus. Il a été brutal. Après quelque temps sans que je ne l'aie revu, il me téléphone. D'abord agressif: «Qu'est-ce que vous faites?» puis, plus doucement: «Allez, venez me voir.» Et ainsi, nous avons repris nos rapports.

IAS: A partir de ce moment, de quel type furent vos relations?

G. C.: Il m'a toujours considéré comme son employé. Cela était curieux. Il était tellement habitué de m'avoir comme collaborateur qu'il ne comprenait pas que je volais de propres ailes et que j'avais un bureau plus grand que le sien. Toutes les corvées étaient pour moi.

Lorsqu'il fut chargé d'étudier son musée à Tokyo, il se vit imposer un architecte japonais pour le surveiller. Ils ont trouvé l'homme! Le Corbusier me l'a refilé en me disant: «Candilis, faites ce que vous voulez avec lui, je ne veux pas le garder.» Alors j'ai «hérité» de cet architecte japonais qui est resté chez moi pendant dix ans. C'était Ren Suzuki.

Des histoires pareilles m'arrivaient avec lui. Sa femme Yvonne était une femme absolument fantastique mais, malheureusement, elle buvait. Elle avait une tuberculose osseuse et souffrait beaucoup. Chaque fois qu'il partait en voyage, elle restait seule, et il priait Soltan et moi de lui tenir compagnie. Mes relations avec lui étaient ainsi, très très proches en dehors du bureau. Et puis j'aimais beaucoup Mme Le Corbusier, c'était une femme exceptionnelle. Mais sa maladie a mal fini et elle a énormément souffert. On peut la comparer, pour ceux qui s'en souviennent, à Kiki de Montparnasse, le modèle.

Il y a une chose qui m'a beaucoup blessé: quand nous avons gagné le concours pour l'Université de Berlin, Le Corbusier étudiait l'hôpital de Venise, et un article a paru dans «Le Monde», sur ces deux projets, qui disait: «Tel maître, tel élève.» J'ai trouvé fort exagéré de me comparer à lui. La chose la plus terrible fut quand sa femme décéda. Dix jours avant sa mort, il me téléphone et me dit: «Viens!. Nous avons pris la voiture ensemble. «Attention tu vas avoir peur, me dit-il, elle est devenue très maigre. Elle ne mange plus.

Elle va nous dire des histoires "shocking", et il faudra rire pour lui faire plaisir.» Nous jouâmes tous les deux la comédie. Il l'appelait Von-Von. «Elle va nous raconter l'histoire de l'abbé Pierre...» Drôle d'histoire. Elle est morte peu de temps après. Nous l'avons incinérée à Paris et la cérémonie, la musique, etc. furent très tristes... Le Corbusier pleurait...

Vous savez, il n'était agressif qu'en façade. En réalité, il était extrêmement timide et d'une extraordinaire gentillesse. L'agressivité s'était faite par réaction à sa timidité. Il contre-attaquait à cause d'elle.

IAS: Est-ce que vous croyez que le mal que la Charte d'Athènes a fait était dû à la forte demande de reconstruction après la guerre?

G. C.: Certainement. C'est la raison principale qui a complètement détourné la Charte de ses objectifs initiaux.

La reconstruction a duré de 1945 à 1955, la construction sociale de 1955 à 1965. De 1965 à 1975, apparut la commercialisation de l'habitat et, depuis 1975, le postmodernisme. Et quand on a vécu les événements et qu'on les analyse de façon juste, on les voit différemment. De 1945 à 1955, il y eut une application simple de la Charte d'Athènes. Or qu'est ce qui reste d'intéressant aujourd'hui de cette période? Le Havre de Perret et l'Unité de Marseille de Le Corbusier. Rien d'autre. Quel incroyable effort pour un résultat qualitatif pratiquement égal à zéro!

La décennie de 1955 à 1965, fut en revanche certainement la plus grande époque. On ne faisait rien d'autre que de l'architecture sociale. C'était quelque chose de naturel. Les cinq premières années de la reconstruction, il fallait bâtir d'urgence (la guerre avait retardé l'évolution naturelle). L'Etat est intervenu

avec les HLM. C'était l'époque où il n'y avait pas d'autre travail que la construction des HLM et de leurs prolongements, écoles, équipements, etc.

Ce fut le début de la planification. Pour 1966, par exemple, il fallait 200 000 appartements, pour 1967, 300 000 appartements, etc. Le ministère disait: «Lyon va en prendre 50 000, Paris en prendra 100 000, Marseille 50 000» et les maires des villes distribuaient le travail à leurs amis architectes.

Dans les grandes villes, il y avait des «mafias» dont les plus importantes étaient au nombre de trois: les catholiques, les francs-maçons et les communistes. Si l'on faisait partie d'un de ces trois circuits, on avait du travail. Les communistes furent ceux qui en eurent le plus et on a ainsi assisté, dans les banlieues rouges, au plus grand orgasme de soi-disant constructions sociales.

La mauvaise application de la Charte d'Athènes s'est poursuivie durant la période «sociale». Le principal commanditaire était alors l'Etat ou des organismes liés à lui. C'étaient les seuls clients des architectes. Vers la fin des années 60, les Caisses de Dépôt et de Consignation, qui formaient une société immense, distribuaient les mandats. Le responsable-chef était un dénommé Leroy et on l'appelait «Sa Majesté». D'un moment à l'autre, il pouvait transformer un architecte en millionnaire, ça avait quelque chose d'horifiant. S'il l'avait à la bonne, il lui passait une commande de mille appartements. Beaucoup en ont profité durant cette époque.

La construction des HLM est devenue une sorte de routine, une recette. C'était très simple, une cage d'escaliers et quelques appartements autour. Orientation est-ouest, etc. C'est alors que, de retour du Maroc et riche de mon expérience, j'ai pour la première fois renoncé aux volumes parallèles, pour créer l'articula-

tion. Avec ce principe, j'ai gagné le concours de l'«Opération million», parce que c'était le seul dessin, la seule conception, qui supprimait la monotonie du parallélisme et faisait intervenir la notion de l'espace indicible. Pour des raisons politiques et économiques, la standardisation, la préfabrication et l'uniformisation ont commencé. L'industrie fournissait, par exemple, le même type de fenêtre. Si on changeait le modèle, cela coûtait plus cher. Or l'Etat ne donnait l'argent à l'organisme promoteur, que si le projet remplissait un certain nombre de conditions extrêmement précises et rigides.

A l'époque et avec quelques autres, j'étais persuadé qu'il s'agissait d'une situation provisoire et que la durée de vie des constructions que nous projections alors, n'excéderait pas cinquante ans. Notre idée était que le monde évolue tellement vite, que tout ce que nous faisions était provisoire.

Mais la réalité s'avéra différente et ces bâtiments sont toujours là. Pour des raisons démagogiques (il y a eu l'augmentation de la criminalité, la drogue, etc.), on a entrepris de petites rénovations superficielles, mais le fond du problème persiste.

IAS: Comment a réagi Le Corbusier?

G. C.: Cela lui a complètement échappé. La seule chose qui intéressait à cette époque Le Corbusier, était le bâtiment des Nations-Unies à New York, l'Unesco à Paris, Chandigarh et les églises. Il n'était pas dans le coup du social.

IAS: La relation entre l'ancien et le nouveau n'était pas prise en considération?

G. C.: Il ne s'agissait pas de destruction de villes. Prenez le cas de Paris, il y a la ville intra-muros et puis une partie à l'extérieur. Mais il y avait d'immenses vides dans le tissu urbain et la premiè-

re grande campagne pour la construction des HLM a consisté à remplir ces vides.

Quand ils furent tous occupés, la construction du logement populaire a complètement dérapé, échappant à l'Etat qui l'a confiée aux privés. Et dès que la construction de l'habitat fut en main de promoteurs boulimiques, les dérapages devinrent vraiment criants. Car l'architecture est alors dictée et faite par le promoteur qui n'a qu'un souci: son bénéfice. C'est lui qui dicte et commande à l'architecte devenu son valet!

Les trous étant bouchés, ils ont découvert un autre système, celui des villes nouvelles, où l'on assista, dès lors, à la séparation entre deux grandes catégories de populations: ceux qui ont de l'argent et ceux qui n'en ont pas. Cette première ségrégation, ce clivage entre riches et pauvres, fut un événement très important. Les villes nouvelles ont ainsi développé une nouvelle échelle qui, parmi les autres données et paramètres en jeu (distances, grandeur des bâtiments, groupement de bâtiments, etc.) a, quant à elle, complètement échappé au contrôle humain.

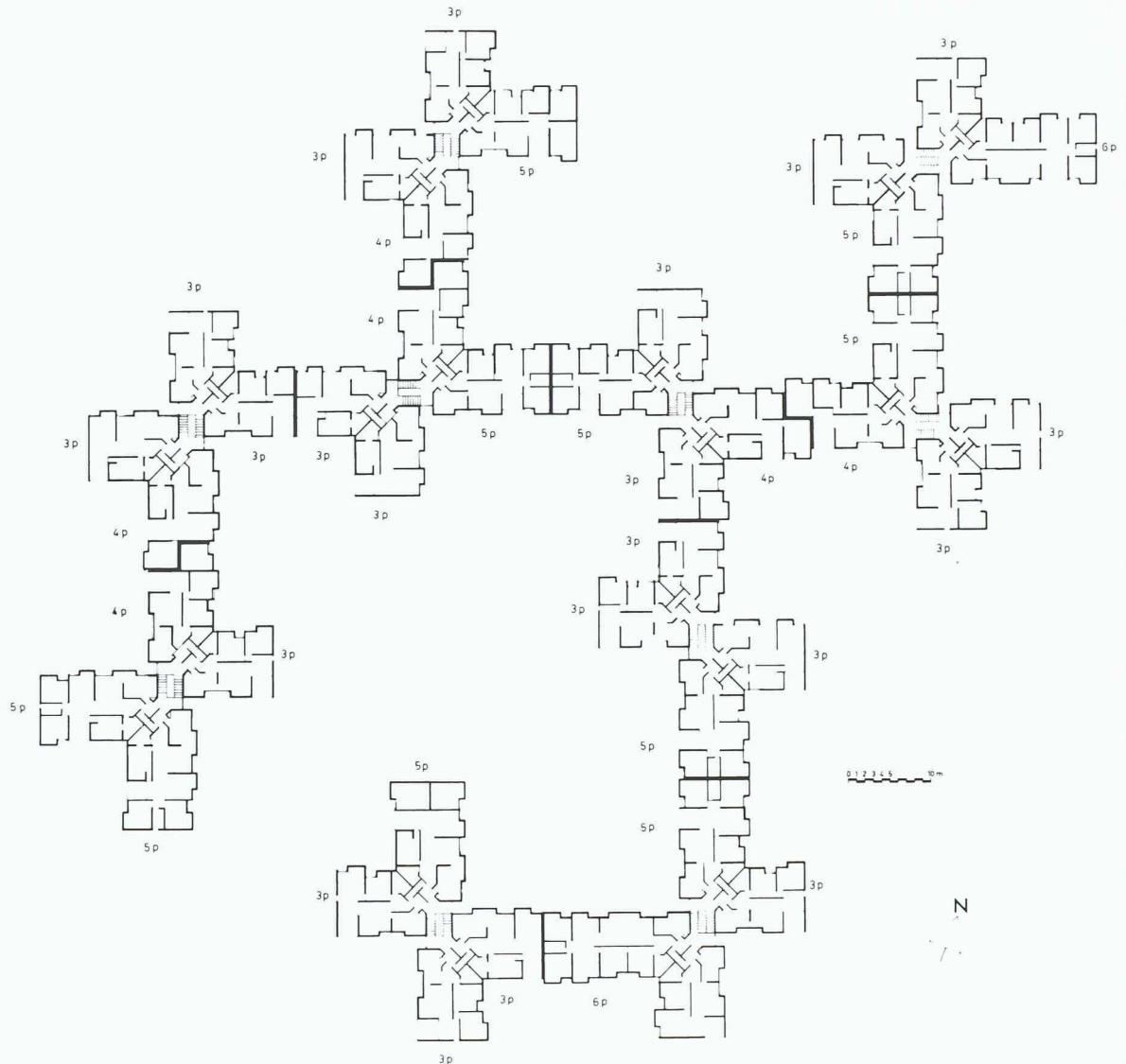
IAS: Comment envisagez-vous la planification des transports en commun?

G. C.: Lors du concours de Toulouse-Le Mirail, j'avais proposé la création d'un aérotrain qui liait le site de projet au centre de la ville. Or après toutes ces années, c'est seulement maintenant qu'ils se sont décidés à le réaliser.

Si le problème de la voiture ne peut être abordé et résolu avec des interdictions, il faudra essayer d'imaginer d'autres moyens. Or si l'interdiction ne doit être envisagée qu'en second lieu, ou en dernier recours quand les choses commencent à mal tourner, quels sont les autres moyens à disposition?

Dans des grandes agglomérations urbaines, surtout en Orient, comme Le Caire, Constantinople, Téhéran et peut-être Athènes, il y a un type de taxis à utilisateurs multiples. Le chauffeur se fait payer trois fois ou plus pour le même parcours, mais ses tarifs sont bon marché. L'avantage de cette solution est que le taxi va où l'on veut, tandis que le bus circule d'un point à un autre. Pourtant, entre ces deux solutions, soit l'anarchie du taxi qui fait entrer plusieurs clients, puis en engueule certains et les fait descendre où bon lui semble, et le bus, avec son parcours rigide, je crois qu'il y a des solutions intermédiaires. Par exemple, un taxi officiellement destiné au partage entre usagers, et qui part d'un quartier pour se rendre dans un autre. C'est comme un petit bus mais sans arrêt fixe et à un tarif économique par rapport au taxi classique. Le bus constitue un deuxième élément de transport, le minibus un troisième, et le métro complète l'offre. Si ces quatre éléments fonctionnent efficacement, on a presque trouvé une réponse à notre problème. Si, par contre, on tient pour une solution la construction de garages souterrains à proximité des centres, on obtient l'effet contraire, puisqu'il faut traverser la ville pour s'y rendre. Ce genre de projet est toutefois en voie de raréfaction dans les grandes villes: cette mode terrible, mais liée à de gros bénéfices, est actuellement sur le déclin, car les loyers des places s'effondrent à cause de la criminalité et du manque de sécurité.

Maintenant, qu'est-ce que le futur nous réserve? Si j'essaie d'imaginer des scénarios, je pense que le XXI^e siècle verra certainement une construction sans eau (mode du métal, du plastique, du verre, etc.), probablement réalisée uniquement par des techniciens. Le XX^e



siècle qui se termine pourrait être appelé le siècle du béton; le prochain sera probablement celui du métal, du verre et du plastique. Je ne puis dire à priori si c'est une bonne chose, cela dépendra de la manière dont on va utiliser les nouvelles matières. C'est encore là qu'on pourra distinguer le bon architecte du constructeur.

Je suis certain qu'il y aura également de nouveaux moyens de communication qui remplaceront certains éléments que j'ai énumérés tout à l'heure. Par exemple, des trottoirs mobiles comme on en trouve actuellement dans certains passages souterrains et aéroports notamment. La technologie permet de les construire en plein air, mais pourquoi ne le fait-on pas? Pour continuer à produire des voitures et échapper aux conséquences que la cessation de cette activité entraînerait pour l'économie mondiale. Il n'en reste pas moins que la circulation

au centre des villes se modifiera complètement. La ville se videra de la voiture.

Je suis donc persuadé qu'il y aura de grands bouleversements et que le XXI^e siècle sera totalement différent de ce que nous vivons aujourd'hui. Le trottoir auquel je viens de faire allusion, n'est qu'un moyen parmi d'autres solutions plus sophistiquées. Par exemple, des trottoirs mobiles à trois vitesses développés en largeur. Tous ces moyens existent, ils sont connus, il suffit de les développer. Pour la réalisation d'un métro, la plus grande bêtise que l'on puisse faire aujourd'hui, dans une ville comme Athènes notamment, c'est de le concevoir souterrain. Le métro c'est quelque chose d'indispensable, mais pourquoi souterrain? Il coûte plus cher et pose énormément de problèmes. Pour ne pas détruire l'esthétique de certaines villes? Quelle esthétique? Un métro aérien peut être un objet contem-

porain utile et esthétique d'une immense valeur. Le métro aérien peut avoir une expression qui lui est propre et devenir un bijou, absolument silencieux de surcroît, dans une cité. A Toulouse-Le Mirail, on vient de commencer la construction d'un métro aérien, celui que j'avais envisagé il y a maintenant trente ans, l'ayant déjà prévu lors du concours! Et l'exemple d'Athènes est ici parfaitement relevant: on sait pertinemment que les travaux seront bientôt arrêtés en raison de trouvailles archéologiques, entre autres problèmes prévisibles. Rappelons que le métro de Rome n'a jamais pu être terminé pour les mêmes raisons, ce dont même Fellini s'est moqué dans son film «Roma». Seulement tout ce que je viens de décrire s'arrête ou se trouve bloqué pour des raisons d'argent. Or cela ne dépend pas des gains que des privés peuvent engranger, c'est un problème d'économie générale. La produc-

tion de voitures occupant des milliers d'ouvriers, on ne peut guère envisager de mettre fin à cette industrie, sans voir augmenter un chômage qui est déjà très important. Le problème est en effet gigantesque et toutes ses composantes sont liées.

IAS: Parlez-nous de votre vision de l'éducation.

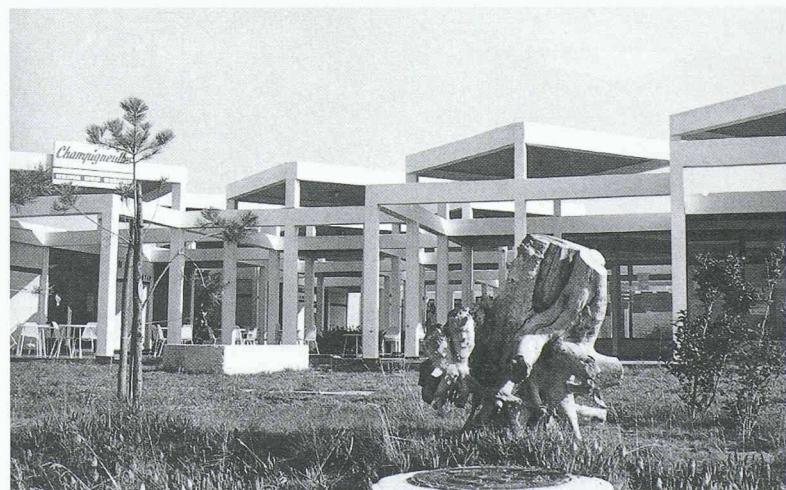
G. C.: C'est un sujet qui me tient à cœur. Tout change terriblement. Vous avez parlé de mes expériences de projets d'Universités. Quand je vois comment travaillent mes petits-enfants, je me rends compte que l'on vit une véritable mutation. Je me sens complètement dépassé. Ils m'ont fait cadeau d'un réveil japonais électronique avec radio et plein de gadgets. Je n'arrivais pas à l'utiliser. C'est tout une affaire que d'apprendre à l'utiliser, il faut presser un bouton trois fois pour obtenir tel effet, etc. Or j'ai vu Léo (mon petit-fils) l'autre jour, je l'ai appelé, et en deux minutes c'était réglé. J'étais incapable de faire quoi que ce soit, c'était l'inconnu pour moi.

Quand je réfléchis aux écoles à travers lesquelles je suis passé et aux écoles d'aujourd'hui, la différence est immense, il n'y a plus aucun point de comparaison. Ce que nous appelons Université est un produit de la société bourgeoise du XIX^e siècle qui y formait les spécialistes dont elle avait besoin. C'est pour cette raison que l'Université est devenue telle qu'elle est aujourd'hui, avec ses cloisonnements. La notion platonicienne de l'Université a disparu et, maintenant, cette spécialisation ne commence pas seulement à l'Université, mais à l'école enfantine.

Je vis dans cette ville (Paris) que je trouve formidable et je vois l'importance que prend la crèche dans le concept de la ville. Ma petite-fille, par exemple, qui va à la crèche, a déjà formé

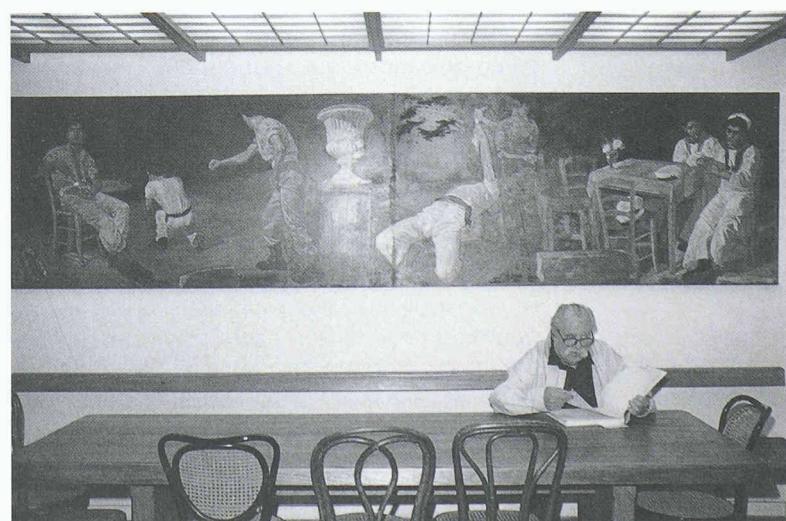


Ecole française/Chemin des Vergers, Eaux-Vives, Genève



Centre de loisirs, restaurant/Leucate-Barcarès

G. Candillis



sa personnalité. Et c'est la crèche qui y a contribué. Aujourd'hui, il n'y a plus un coin ou un quartier de Paris sans crèche. Cela est très important. Le niveau moyen est très bon et l'enfant vit déjà dans une ambiance sociale de l'âge de six mois jusqu'à deux ans, où il se forme une conscience. Ensuite, il passe à l'école primaire, puis au lycée ou au collège, et de là, au niveau supérieur ou à l'Université. Dans la réalité, vous constatez qu'il s'agit d'une ligne. Cette ligne, nous l'avons cassée jusqu'à aujourd'hui, mais peu à peu la société, par son évolution, essaie de la recoller. L'école a d'abord été développée selon un système militaire, uniforme, qui est devenu une habitude; c'est cela qui est en train de changer. Aux Etats-Unis, pour étudier l'architecture, on ne va plus dans une Université mais dans cinq. Quand on entend que tel professeur est là, l'autre là-bas, on saute de l'Université de Saint-Louis à celle de Washington, etc. L'étudiant devient un nomade, mais c'est aussi un homme sociable qui sait où il doit trouver ce dont il a besoin. On casse ainsi les cloisonnements et ce, depuis la crèche. Maintenant que j'ai le temps et que je le passe à regarder et à poursuivre mes observations, je vais devant des écoles primaires et je regarde les enfants: c'est quelque chose de fabuleux que de constater leur développement. C'est sans comparaison avec notre propre jeunesse, et cette jeunesse n'est encore en rien celle du XXI^e siècle. L'évolution deviendra de plus en plus rapide.

plus rapide.

Un des postulats de Le Corbusier consistait à penser l'habitation avec ses prolongements. Et il évident que l'école en est le prolongement comme le théâtre, la salle de gym, etc. Aujourd'hui, cette réalité s'affirme encore davantage. L'école devient une partie de la maison. La crèche

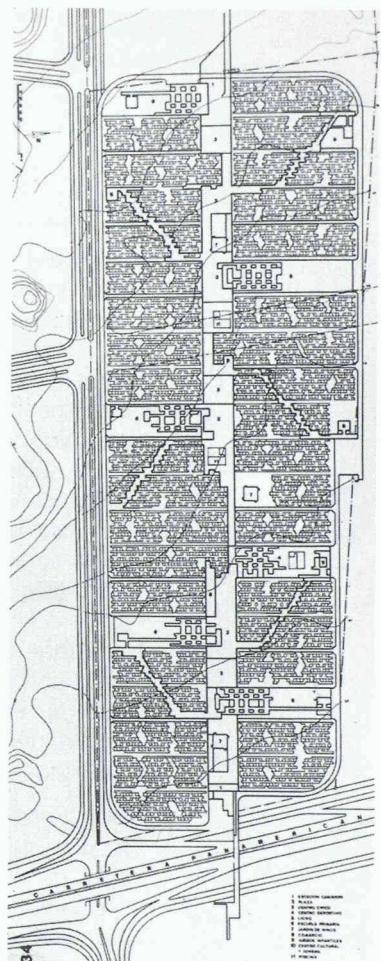
est également une partie de la maison. Elle fait partie intégrante de la notion de l'habitat. L'école qui a eu une connotation de caserne jusqu'à aujourd'hui, est en train de nettement changer. Bientôt, les passages entre école primaire et secondaire, n'auront plus d'importance, mais formeront un tout, dans une continuité. Ma conclusion est que l'Université commence à l'école enfantine et c'est pourquoi je crois que pour concevoir une Université, il faut commencer par l'école enfantine.

J'ai fait de timides propositions dans ce sens pour le projet de Toulouse, lors de la conception du centre linéaire. J'ai tout situé jusqu'à l'Université, dans la grande rue piétonne qui aboutit à elle. C'est une continuité, l'habitation étant en haut, le long de la rue on trouve la crèche, l'asile pour les vieux (proximité intéressante, fonctionnelle et affective), les écoles, l'Université. Ce principe, personne ne l'a compris jusqu'à aujourd'hui et j'aimerais beaucoup insister là-dessus. Je suis certain que l'un des plus grands changements à venir concernera l'évolution de l'éducation.

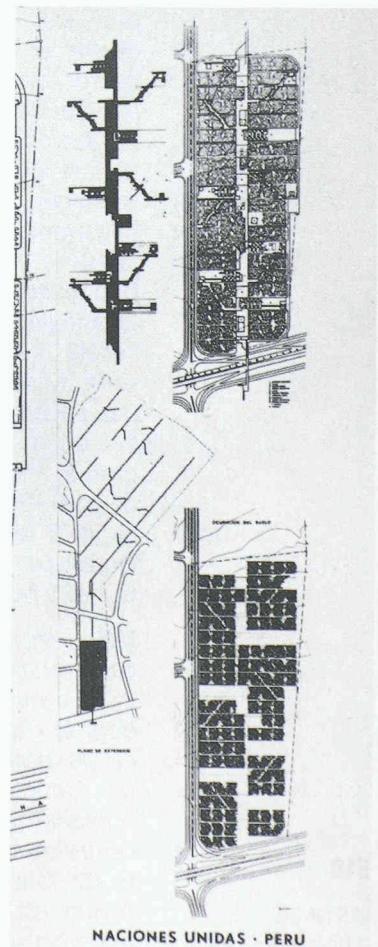
Vous savez, l'éducation fait partie de moi-même et c'est un morceau de ma vie. C'est elle qui peut réunir les peuples, les immigrants et les races. C'est elle qui peut lutter contre le racisme et la ségrégation, beaucoup plus violemment et subtilement que la justice et la police. Deux enfants, un Blanc et un Noir au même banc d'école ne sont pas ennemis, c'est impossible, surtout s'ils sont ensemble depuis l'école enfantine!

IAS: Mais qu'en est-il de l'hyper-spécialisation due à l'évolution des technologies?

Il est important pour moi que celui qui construit une voiture, sache ce que signifie la «poésie». Ces deux orientations ne sont pas contradictoires. L'ou-



Habitat à coût modéré, Lima, Pérou



Les photographies et documents relatifs aux travaux présentés de Georges Candilis sont extraits de ses archives personnelles. Les photographies actuelles sont l'œuvre des auteurs du présent hommage.

vrier peut devenir un autre homme. Je crois que le monde qui viendra sera différent. Je ne dis pas meilleur, je dis différent et j'insiste sur ce point. Un architecte par exemple est un homme parmi d'autres faisant partie d'une société, et il exprime cette société. Alors l'architecte dans ce monde différent du XXI^e siècle sera différent de Georges Candilis qui est un architecte du XX^e siècle. A mon avis, rien ne s'oppose à ce que le changement soit positif, son plus grand ennemi, étant la bêtise humaine, le demi-savoir et la demi-connaissance.

IAS: L'architecture est une profession qui contribue à la formation de la société par l'intermédiaire de son support, et l'architecte doit disposer d'une vaste culture pour pouvoir matérialiser ses options. Malgré cela, les gens ne comprennent pas ses aspirations et son œuvre, et les architectes ne sont guère compris ou traduits que par d'autres architectes.

G. C.: Il y a une pièce de théâtre de Beckett où les personnages, deux clochards, se bagarrent, et, entre autres injures, ils se lancent: «Imbécile! Dégueulasse! Architecte!» Quand j'étais en train de réaliser l'école d'architecture à Toulouse-Le Mirail, le chantier n'était pas encore tout à fait fini que, sur un mur, il y avait déjà un graffiti. Cela se passait au mois de mai 1968: «Candilis salaud» et, plus loin, «Merci Candilis». Qu'est-ce que cela veut dire? Oui et... non!

IAS: Hier nous avons vu cette cour urbaine au cœur de Paris qui n'a rien d'extravagant, mais dont la disposition des volumes et les proportions lui donnent un caractère et une échelle humaine agréable à vivre au centre de la ville.

G. C.: Oui...!

A quoi est due l'immense qualité de cette cour dans un lieu où

- en raison de nouvelles constructions, de nouveaux modes de vie - la qualité de la vie et l'échelle humaine disparaissent? Cette cour qui n'a rien de spécial ou d'important, ni du point de vue architectural ni du point de vue de l'espace, tire sa qualité du fait qu'elle coexiste avec un autre type d'environnement complètement contraire, et ce contraste lui attribue une plus-value. Les CIAM n'ont pas abordé ces points-là...

La nuit était tombée, il fallait rentrer. Nous nous sommes levés. L'entretien était terminé. Nous nous sommes dirigés vers la porte, après un dernier coup d'œil en direction de la grande table autour de laquelle nous nous étions assis sous le superbe tableau de Yanni Tsarouchis. Nous avons traversé la cour. Avant de fermer le portail, nous nous sommes retournés. Notre interlocuteur nous a fait un signe de la main, du seuil de son insolite maison, un grand sourire sur le visage. Nous sommes partis.

Une pensée n'a pas cessé de tourner dans nos esprits depuis: comme le talent peut être humain et chaleureux! Il semble parfois que la valeur est inversément proportionnelle à la prétention.

Lausanne, juin 1994

Bibliographie

CANDILIS, G., JOSIC, A., WOODS, S.: «Une décennie d'architecture et d'urbanisme», Karl Krämer Verlag, Stuttgart, 1978

CANDILIS, G.: «Recherches sur l'Architecture des Loisirs», Karl Krämer Verlag, Stuttgart, 1972

CANDILIS, G., JOSIC, A., WOODS, S.: «Toulouse-Le Mirail», Karl Krämer Verlag, Stuttgart, 1975

CANDILIS, G., BLOMSTEDT, A., FRANGOLIS, T., AMORIN, M.I.: «Meubles en bois courbe», Karl Krämer Verlag, Stuttgart, 1980

CANDILLIS, G.: «Stout Arkitektorm», éd. Stroisstat, Moscou, 1979

BENEVOLO, L.: «Histoire de l'architecture moderne: Avant-garde et mouvement moderne - Les conflits et l'après-guerre», Espace & Architecture, Dunod, Paris, 1980

LE CORBUSIER: «La Charte d'Athènes», Points, Editions de Minuit, 1957

LE CORBUSIER: «Œuvre complète», Verlag für Architektur, Artemis, Zurich, 12^e édition, 1991

SIMEOFORIDIS, Y.: «One of Pikionis's Works in its Context. Supervision in Action», in *Lotus International*, N° 72, Milan, 1992

CHIARAMONTE G.: «Odòs, Meth-Odòs, Theorèin», in *Lotus International*, N° 72, Milan, 1992,

LÜCHINGER, A.: «Structuralisme en architecture et urbanisme», Karl Krämer Verlag, Stuttgart, 1980

COLLECTIF: «La ville, art et architecture en Europe, 1870-1993», sous la direction de Jean Dethier et Alain Guiheux, éditions du Centre Pompidou, Paris, 1994

Habitations pour
Port-Leucate, France

511

